

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 26.

Montréal, Jeudi, 28 Juin 1883.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

SOMMAIRE

TEXTE : De Lorimier—Collège de l'Assomption.—De Montréal à Lourdes (suite), par un Pèlerin.—La fête nationale.—Dévouement de l'Eglise.—Saint Vincent de Paul et le Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle (suite), par M. Charles Thibault.—Hymne aux martyrs de 1837.—Choses et autres.—Nouvelles diverses.—Amour et larmes (suite), par Mary.—Nos gravures : La mer intérieure d'Algérie : Le nouveau gouverneur-général du Liban ; Le Bal de l'Hospitalité de nuit à Paris.—Nécrologie.—Le morceau de pain.—Les échecs.

GRAVURES : Les fêtes du couronnement.—Hustem-Pacha—Wassa-Pacha—Preuk-Bib-Doda, gouverneur du Liban.—A Paris.—Le Bal de l'Hospitalité de nuit.—La mer intérieure d'Afrique.—L'Oasis de Tozer.

DE LORIMIER

La souscription ouverte au profit de la famille du patriote de Lorimier a pleinement réussi et le public canadien doit savoir gré à M. L.-O. David, qui a pris l'initiative de cette œuvre patriotique et à tous ceux qui l'ont secondé. En 1856, Montréal vit un mouvement semblable à celui dont nous sommes témoin aujourd'hui. Quelques citoyens de notre ville organisèrent, au profit de la famille de Lorimier, une soirée dont M. Hector Fabre fit les frais. Il lut une *Esquisse biographique sur de Lorimier* ; ce travail, mis en brochure, fut ensuite vendu dans le même but. Nous rappelons ce qui s'est passé alors, pour montrer que, contrairement à l'opinion généralement reçue, les Canadiens n'ont pas toujours été indifférents au sort de cette famille si douloureusement éprouvée et si digne d'intérêt. Puisque nous sommes sur ce sujet, citons du travail de M. Fabre la partie qui raconte l'arrestation de De Lorimier :

“ De Lorimier assista au combat de St-Eustache. A la fin de la lutte, laissant son général et son ami accomplir son héroïque destinée, il se réfugia à St-Benoit. Là, voyant l'inutilité de nouveaux efforts et voulant conserver à ses compatriotes un bras dont ils pourraient encore avoir besoin, il résolut de passer aux Etats-Unis. Avec quelques amis et à la faveur de déguisements, il gagna Trois-Rivières, traversa le Saint-Laurent et les townships et arriva enfin aux frontières, épuisé de fatigue, de stratagèmes, de marche et de privations. Souvent sur la route ils faillirent être reconnus et pris par les volontaires, et ne durent leur salut qu'à d'ingénieuses ruses et d'hospitaliers asiles. La pensée trouve, il me semble, un mélancolique plaisir à suivre ces quelques hommes dans leur longue et pénible course à travers leur patrie et à la comparer à la fuite des Girondins dans le Midi de la France. Les uns et les autres cherchaient à soustraire à la mort des vies qu'enchaînaient l'affection de femmes chastes et belles et les douces jouissances d'heureux foyers.

“ De Lorimier se rendit à Montpellier, Vermont. Sur la terre étrangère il dut éprouver toutes les dures nécessités de l'exil, et gagner son pain quotidien par les plus rudes labeurs.”

“ Les proscrits sentaient se glisser dans leurs âmes les tristesses de la nostalgie, et l'impérieux besoin de revoir, au moins pour quelques jours, le ciel aimé de la patrie. En pensant à toutes leurs douleurs, à leur nationalité menacée, à tout ce que leurs compatriotes souffraient pour avoir aimé la liberté, pour être restés fidèles au souvenir et à la langue de la France, ils se sentaient au cœur une amertume profonde et un éfrayant désir de lutte et de vengeance. Il leur semblait que le vaillant dévouement de quelques braves pouvait tout accomplir, tout surmonter ; lorsqu'ils auraient devant eux la perspective de la patrie sauvée, de la liberté cicatrisant de son souffle les plaies d'un demi siècle, de la fin de l'exil et du malheur, et si le sort était contraire, la certitude de l'immortalité dans la mort, d'une gloire immense consolant et éclairant leurs tombes. Leur noble espoir fut déçu. Ils n'eurent ni le bonheur

de sauver leur pays, ni la suprême consolation d'un grand trépas.

“ La troupe qui envahit le pays sous le commandement du Dr Robert Nelson, en février 1838, et dans laquelle servait de Lorimier avec le grade de capitaine, était si faible, si peu disciplinée, si dépourvue de tout, si peu soutenue, qu'elle ne put opérer rien de sérieux, et dut se débander bien vite.

“ Les proscrits ne perdirent pourtant pas tout espoir, et l'on recommença bientôt à organiser une nouvelle invasion, qui devait être appuyée par une insurrection dans l'intérieur. De Lorimier fut chargé d'aller préparer le soulèvement dans le comté des Deux-Montagnes.

“ Lors de la prise d'armes du 3 novembre 1838, il commandait à Beauharnois comme brigadier-général. Ayant reçu l'ordre de venir joindre, à Napierville, le corps principal de l'armée patriote, de Lorimier s'y dirigea avec ses troupes et ses prisonniers. Il apprit en route que Colborne marchait vers cette partie du pays avec des forces considérables, et que l'armée patriote, incapable de soutenir la lutte, était dissoute et en fuite. Ne voulant pas exposer de braves gens à une mort inutile et jugeant le succès impossible, il donna à ses compagnons d'armes l'ordre de chercher leur salut dans la fuite. Avec quelques-uns d'entre eux, il essaya de gagner les Etats-Unis, mais dans la nuit du 12 novembre ils furent attaqués près des frontières, et de Lorimier, séparé des siens, fut pris entre 1 et 2 heures du matin.”

COLLÈGE DE L'ASSOMPTION

Les fêtes des noces d'or du collège de l'Assomption ont été splendides. C'est un succès sous tous rapports. Nous félicitons bien sincèrement les organisateurs de cette grande démonstration qui fera époque dans l'histoire de l'Assomption. Nous regrettons de n'avoir que peu de place à disposer pour raconter ce que nous avons vu. Nous dirons quelques mots, cependant, des magnifiques décorations de la grande salle à manger du collège, travail de goût et de patience, dû à M. l'abbé Huot, curé de Saint-Paul l'Ermitte, ami et bienfaiteur de l'établissement.

La salle mesure quatre-vingt-seize pieds de longueur et quarante-deux pieds de largeur. Elle est séparée en trois parties par deux rangées de colonnes qui soutiennent deux solives d'un pied d'épaisseur sur toute la longueur. Une grosse guirlande de verdure, avec lis blancs, faisait tout le tour de la salle, ainsi que les côtés des deux solives. Au-dessous des guirlandes on voyait des inscriptions blanches, bordées de bleu, choisies avec soin et formant, avec ces guirlandes, un entablement très riche et des plus habilement coordonné. L'inscription du fond de la salle était ainsi conçue : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum.*

Au fond du compartiment du milieu, était un magnifique 50 en or, sur un ovale de sept pieds de long sur cinq de haut, bleu d'outremer, avec rayons étincelants. Puis autour de cet ovale régnait une bordure blanche satinée, d'un pied de largeur, sur laquelle figuraient, en lettres d'or, bordées de bleu, les trois noms des illustres fondateurs du collège : MEILLEUR—LABELLE—CAZENEUVE.

Au-dessus de ces trois noms vénérés était une couronne en or diamanté, indiquant la couronne de l'immortalité. Le tout enveloppé par deux immenses drapeaux : le drapeau britannique et le drapeau fleurdelisé.

Dans le fond de droite étaient les armes du pape, enveloppées dans deux drapeaux ayant aux pieds ce mot : *Gloire !*

Dans le fond de gauche se trouvaient les armes de l'évêque de Montréal, également enveloppées de deux drapeaux ayant aux pieds ce mot : *Honneur !*

Seize écussons, à la forme antique, étaient suspendus entre chaque châssis, portant les noms des bienfaiteurs de la maison. On y lisait : Dorval, Raizenne, Masson et Turgeon, de St. Ours, Desroches, Martineau, Morin et Caisse, Marcotte, Perrault, Birs et Viger, Prud'homme, Rochette, Gagnon, Charron, Fisette, Brassard, Champoux, qui, par leurs bienfaits, ont puissamment aidé le

collège. Chaque écusson était surmonté d'un 50 en or, ombré de bleu avec bouquets de verdure et de lis. Tous ces écussons, variés en couleur, se dessinant sur un mur blanc, étaient enveloppés, chacun, de deux drapeaux qui produisaient le plus bel effet.

Au pan de l'entrée, au-dessus de la porte, était la devise du collège, sur une magnifique inscription, aux formes ondulées et en lettres éclatantes : *Ad majorem Dei Gloriam !* De chaque côté de la porte étaient suspendus deux grands tableaux, au fond satiné, de sept pieds de hauteur sur quatre de largeur, sur chacun desquels on lisait : *Fruits de 50 ans :*

Elèves.....	2500
Prêtres.....	204
Ecclésiastiques.....	85
Juges.....	3
Avocats.....	85
Clercs avocats.....	13
Notaires.....	120
Clercs notaires.....	15
Médecins.....	140
Clercs médecins.....	29
Commis.....	120
Artistes.....	6
Membres du Parlement.....	26
Régistrateurs.....	6
Employés civils.....	25
Instituteurs.....	25
Ingénieurs.....	4
Architectes.....	4
Arpenteurs.....	7
Marchands.....	200
Cultivateurs.....	350
Zouaves Pontificaux.....	12
Industriels.....	150

A côté de ces tableaux en étaient deux autres, d'égale grandeur, faisant face aux nefs latérales. Celui de droite portait ces mots :

Gloire immortelle, reconnaissance éternelle aux nobles fondateurs du collège de l'Assomption.

Celui de gauche portait ces mots :

MEMENTO !

Dans ces jours de fêtes n'oublions pas d'accorder un pieux souvenir à ceux qui ne sont plus.

Des guirlandes de verdure, parsemées de lis, mélangées avec guirlandes blanches serpentaient autour des colonnes. Les trois compartiments du plafond étaient couverts avec des banderolles aux trois couleurs qui venaient se rattacher au centre à des étoiles brillantes et auxquelles étaient suspendues des grosses boules argentées.

Six grandes tables mesuraient toute la salle sur sa longueur et allaient aboutir à une table transversale qui, elle-même, mesurait toute la salle dans sa largeur.

Tout le monde s'accordait à dire que jamais salle n'avait été décorée avec autant de goût et d'élégance. En effet le coup d'œil était à ravir et chacun, en approchant, ne pouvait s'empêcher de jeter des cris de surprise.

Le talent et les goûts artistiques de M. l'abbé Huot sont connus. Nous lui adressons nos compliments.

(Communiqué).

DE MONTRÉAL A LOURDES

(Suite)

En descendant, nous avons cherché la voie qui conduit au site reproduit dans le grand ouvrage de M. Lasserre. Il faut passer au nord de la ville et suivre la route de Pontacq. On traverse le chemin de fer, on passe près des couvents des Carmélites et des Bénédictines, et quelques pas plus loin on trouve le site choisi par l'artiste et qui est vraiment admirable. De là on voit tout le pays d'un seul coup d'œil. Cette vue est ravissante. Elle embrasse tout ce qu'il y a de plus beau dans les environs de Lourdes, et tout ce qui se rapporte au pèlerinage.

On voit près de soi les constructions imposantes de

deux couvents, toute la ligne du chemin de fer depuis son entrée dans la vallée jusqu'à la station ; le cours du Gave, qui précipite ses eaux dans des prairies fraîches et riantes ; en face le chalet des évêques de Tarbes, la grotte tout illuminée et environnée de la multitude de pèlerins, la belle église avec son clocher, la petite ville de Lourdes, disposée en amphithéâtre au pied du pittoresque château qui est à trois cents pieds au-dessus du Gave. Sur la droite on voit l'entrée de ces vallées célestes qui conduisent aux plus beaux sites des Pyrénées : Gavarni, Cauterets et Bagnères.

Au delà du château, l'on voit se dérouler d'immenses prairies sillonnées de cours d'eau ; des coteaux semés de villages, de bois, de pelouses ; des rochers où planent les saigles, et enfin les pics neigeux dont les sommets se perdent dans l'azur du ciel, et qui ferment la vallée dans un rayon de plusieurs lieux. On se rappelle involontairement cette parole d'un Anglais protestant qui, après avoir tout examiné en silence, s'écria : " Oh ! que la sainte Vierge a montré de goût en choisissant un tel site pour le lieu de sa venue sur la terre ! "

Le soir vers sept heures, nous avons été à la grotte. Un assez grand nombre de pèlerins étaient agenouillés au pied de la statue : on récitait le chapelet. Le jeune comte belge était dans la grotte, à genoux, le bras en écharpe ; il paraissait beaucoup souffrir. Au bout de quelques instants sa jeune sœur se leva, s'approcha de la grille pour demander aux personnes présentes de réciter le chapelet avec elle pour le pauvre malade. On pria avec ferveur.

Tout à coup, la vallée retentit de chants et de cris de joie : c'était un nombreux pèlerinage qui arrivait ; plus de 500 pèlerins du diocèse de Pamiers, de Notre-Dame de Sabart, de Tarascon et des environs.

Les alentours se remplissent de monde, les pèlerins se munissent de cierges et la procession commence. On monte par un chemin tournant qui arrive jusqu'au sommet de la première colline. Les cantiques résonnent au milieu de ces rochers, sous les bois touffus. La longue file se prolonge sur les flancs de la montagne ; c'est comme une guirlande de lumière qui se déroule ; les strophes de l'*Ave Maris Stella* alternent avec le chant des cantiques composés en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes. La procession entre dans l'église, qui se remplit et s'illumine de mille feux. Le directeur des missionnaires adresse quelques paroles de bienvenue aux pèlerins en annonçant l'ordre des exercices pour le lendemain ; tout ce peuple chante les hymnes du Saint-Sacrement.

Le lendemain fut un beau jour et le plus intéressant de cet heureux voyage. Les pèlerins affluaient dans la ville. De grand matin, les différentes paroisses, avec leurs bannières et leurs cantiques, commencèrent à se diriger vers le sanctuaire. A l'éclat des voix on comprend qu'il y a encore des contrées où règne l'énergie des croyances des siècles passés.

Nous avons bientôt franchi la distance qui nous séparait de l'église ; la grand'messe était chantée par toute l'assistance avec un entrain merveilleux et avec cet art qui a rendu célèbres les montagnards pyrénéens.

Nous eûmes le bonheur de dire la sainte messe dans la chapelle de saint Bertrand de Comminges, apôtre de la contrée.

Comme nous quittions le sanctuaire, nous entendîmes des cris multipliés : " Un miracle ! Un miracle ! " En bas la foule se précipitait vers la grotte ; des groupes nombreux accouraient de la ville ainsi que des sentiers de la montagne. Nous descendons les degrés. On nous dit qu'une personne venait d'être guérie miraculeusement et se trouvait dans la grotte. Les gardiens avaient aussitôt fermé la grille pour la préserver de l'affluence. Tout le monde répétait : " un miracle ! un miracle. " Cependant un prêtre s'avance et me dit : " Venez avec moi, vous allez voir la miraculée. Il s'agit d'une jeune malade qui assistait, avec sa mère, à votre messe ; elle venait de communier et faisait son action de grâces. Il avait fallu quatre personnes pour la porter à la table sainte, pour la descendre à la grotte, car elle était complètement percluse. On l'a portée à la piscine : elle est entrée dans l'eau quelques minutes et elle est sortie guérie d'une maladie réputée mortelle ; attendons ici, elle va aller faire sa déposition à la maison des missionnaires. "

En effet, au même moment, les missionnaires faisaient ouvrir la grille de la grotte, et la jeune miraculée en sortait accompagnée de ses amis, de sa mère et de la foule qui faisait retentir le *Magnificat* avec des voix enthousiastes.

Les spectateurs fondaient en larmes : quelques personnes s'adressaient à la jeune fille pour la féliciter. Elle, calme, radieuse, tout attentive à sa prière, versant de douces larmes, accueillait ces témoignages d'affection et d'intérêt avec cette humilité et cette candeur qui avaient touché le cœur de Dieu.

Arrivés à l'hôtel, nous y trouvâmes deux bons prêtres du pays de la miraculée, qui nous donnèrent tous les renseignements que nous pouvions désirer.

Cette jeune fille, nommée Catherine ***, appartenait à la paroisse de Tarascon, petite localité des environs de Pamiers, dans l'Arrière. Affectée depuis trois ans d'une percluse générale, elle ne pouvait quitter le lit

et son état empirait chaque jour ; sa vue était devenue très faible et elle ne pouvait parler. A la suite des bains, elle avait eu une jambe paralysée, qui était devenue complètement insensible. Quelques jours auparavant, condamnée par les médecins, elle avait reçu les derniers Sacraments et n'attendait plus que la mort. En ce moment la paroisse se préparait à partir pour Lourdes, et plusieurs bons fidèles résolurent d'amener la malade avec eux.

Quelle belle récompense pour sa foi et pour leur charité !

Pendant que les prêtres nous donnaient ces renseignements sur la guérison de la jeune fille de Tarascon, plusieurs personnes entrèrent dans la salle pour déjeuner, parmi lesquelles se trouvait une jeune fille qui avait été témoin du miracle.

Voici ce qu'elle raconta :

" J'étais depuis plusieurs jours à Lourdes, j'y étais venue avec le pèlerinage de Marseille arrivé ici la semaine dernière ; j'ai assisté ce matin à la messe chantée à la grande église. Après la messe, je suis descendue à la grotte et j'ai vu une jeune malade que l'on avait portée jusque-là et qu'on se disposait à faire entrer dans la piscine. Elle était avec sa mère, et celle-ci était si accablée de douleur qu'elle pouvait à peine soutenir son enfant. Je m'offris à les accompagner.

" Nous avons déposé la malade sur un siège, et je lui ai ôté ses chaussures afin qu'elle pût baigner ses jambes paralysées.

" Tout à coup elle s'est levée en s'écriant :

" — Ma mère, je ne sens plus aucune douleur, je suis guérie.

" La pauvre mère ne pouvait y croire.

" — Je vous l'assure, ma mère, je suis guérie. Il faut que j'aie remercié la sainte Vierge.

" Et alors elle s'est élancée vers la porte avec tant de hâte que nous n'avons pu la retenir, et elle courait si rapidement que je pus seule arriver à la grotte avec elle. Les gens de son village, rassemblés à la porte, criaient : " miracle ! miracle ! "

" Comme nous entrions dans la grotte, le père missionnaire en fit fermer la grille pour écarter la foule, et la pauvre mère, arrivée trop tard pour entrer avec nous, resta tout éperdue au milieu de la foule, pleurant et ne pouvant encore croire à une si grande merveille.

" Alors nous avons remercié la sainte Vierge, jusqu'au moment où l'on est venu nous prier d'aller faire notre déposition à la maison des missionnaires. "

Tel fut le récit de la jeune fille, récit qui complétait ce qui nous avait déjà été dit.

IV

Nous avons voulu faire une visite qui nous tenait bien au cœur ; c'était d'aller voir la vieille église de Lourdes, où Bernadette a fait sa première communion, et ensuite la maison où s'est écoulée son enfance.

Nous avons vu la vieille église : forme espagnole, nef très sombre, transept assez vaste, avec une sorte de coupole au centre du chœur ; l'autel est orné d'un vieux baldaquin très bien sculpté qui conserve encore quelques traces de dorures. C'est dans ce sanctuaire que l'enfant venait régulièrement prier le Seigneur ; c'est là qu'elle a puisé les enseignements de la religion. Nous souhaitons que l'on conserve ce sanctuaire vénérable à cause du souvenir qu'il rappelle ; mais comme il ne peut suffire aux besoins de la paroisse, qui a beaucoup augmenté depuis la vision de Bernadette, l'on construit une nouvelle église, beaucoup plus grande, à peu de distance de l'ancienne.

L'heure de notre départ approchait, et comme nous n'avions pas beaucoup de temps pour retourner à la grotte, nous avons monté au château qui domine toute la vallée, pour saluer de là la grotte miraculeuse.

En sortant de l'église on trouve, en face, une rue étroite qui conduit à la première poterne du château. On monte par des marches escarpées qui se replient plusieurs fois sur elles-mêmes à la hauteur d'une centaine de pieds, et l'on arrive à l'esplanade intérieure du château. Là on est, dit-on, à trois cents pieds au-dessus du torrent ; on est environné de tourelles et de murs percés de meurtrières, d'où l'on peut voir toute la vallée ; d'un côté est la ville, et de l'autre la colline où se trouve la grotte.

Le château a été mis, il y a trente ans, au nombre des monuments historiques par le comité des monuments. Quelques-uns des bastions ont été rebâties avec grand soin. Au centre est le logement de la garnison, lequel est surmonté d'un donjon de quatre-vingts pieds de hauteur sur trente pieds de largeur. Un guide anglais nous dit qu'un duc d'Elgin y fut retenu pendant l'empire ; il avait été fait prisonnier pendant la guerre d'Espagne, en 1810.

Au pied du donjon, un chemin de ronde est disposé à pic sur l'abîme, la vue est magnifique et imposante. Suspendu sur la vallée, on a devant soi la grande église qui, de cet endroit, paraît dans toute sa splendeur. Aussi aux grands pèlerinages où se réunissent vingt ou trente mille pèlerins, on verra se déployer la multitude au pied du grand autel du rosaire, qui domine la vallée. C'est de là surtout que l'on pourra embrasser ce magnifique ensemble.

Ensuite nous sommes descendus pour aller voir la maison de Bernadette. Au pied du fort, il faut se diriger vers l'église de la paroisse. Au milieu de la rue on prend à droite une rue transversale, et à la quatrième porte, on trouve la maison de Bernadette.

La maison se compose de deux étages avec deux chambres de profondeur, où l'on pénètre par un corridor dallé en pierres granitiques. Au delà est une petite cour environnée de constructions. La deuxième chambre est celle où habitait Bernadette avec ses parents.

Cette chambre a dix pieds environ sur chaque face. Elle est sombre et humide. Au fond est une cheminée en pierre.

Le sol est pavé de larges pierres inégales. La chambre paraît petite pour une nombreuse famille. C'est là, cette demeure si sombre et si triste que le Seigneur a daigné combler de ses faveurs ! Dans cette maison obscure et cachée, il est venu chercher un enfant pour la glorifier et lui accorder ses grâces. Là, il l'a préparée à un grand rôle dans l'Eglise et il a uni son nom à la révolution complète qu'il voulait produire dans les esprits et dans les cœurs.

* * *

Pendant ses dernières épreuves, la France a souvent imploré le secours du Souverain Maître ; elle lui a demandé de lui venir en aide par quelqu'un de ces coups qui anéantissent tous les efforts humains. Elle implorait, sans oser l'espérer, quelque prodige comme l'intervention de Jeanne Darc ; mais Dieu, qui renouvelle sans cesse ses miséricordes, n'en renouvelle pas toujours l'appareil extérieur. Il a pris Bernadette, plus jeune et plus faible que Jeanne, et il a accompli par elle ses œuvres. Ce n'est ni dans la pompe, ni dans les destinées heureuses du siècle, que le Seigneur a choisi la dépositaire de ses intentions sur la France menacée, perdue, mise au ban de toutes les nations. Il peut accorder à la dévotion envers Notre-Dame de Lourdes, tout ce qu'il a accompli par le dévouement de Jeanne, l'héroïque libératrice de la France.

C'est là que Bernadette a attiré ce rayon de salut, qui a déjà opéré tant de prodiges, et qui peut tout changer. Oh ! comme cette demeure sera célèbre un jour ! On vient visiter de toutes parts la demeure des grands serviteurs de Dieu, comme un saint Louis de Gonzague, saint Ignace de Loyola, sainte Catherine de Sienne, saint François d'Assise, Jeanne Darc. On visitera un jour la chambre de Bernadette avec le même empressement.

* * *

Tel est le récit de notre pèlerinage. Nous avons voulu voir, et ce que nous avons vu a bien dépassé notre attente, et ce que nous avons éprouvé a été bien au-dessus de nos espérances. Comme on recueille alors le fruit de ses fatigues ! Comme l'on se sent plus près de Dieu, plus rempli de grâce, plus éclairé, plus ferme dans ses convictions ! Ce sont des impressions dont le souvenir ne s'effacera jamais.

UN PÈLERIN.

(A suivre.)

LA FÊTE NATIONALE

Les grandes démonstrations de lundi ont été splendides. Tout a été conduit avec ensemble. Le succès a été complet.

A huit heures du matin, les rues étaient encombrées. On estime à plus de 40,000 le nombre des personnes qui ont pris part à la fête. L'église Notre-Dame, où la messe a été célébrée, avait revêtu ses plus beaux habits. Les décorations étaient admirables. Sur les piliers se détachaient des écussons avec inscriptions et devises nationales.

La messe fut célébrée par Sa Grandeur Mgr Fabre, avec M. l'abbé Racicot comme prêtre-assistant, le R.P. Lauzon, O.M.I., et M. l'abbé Aubry, vicaire du Sacré-Cœur, assistant comme diacre et sous-diacre d'honneur, et MM. les abbés Denis et Tranchemontagne comme diacre et sous-diacre d'office. Le sermon a été donné par M. le curé Labelle, de Saint-Jérôme.

Après la messe la procession se mit en marche. L'ordre le plus parfait n'a cessé de régner sur tout le parcours. Les chars allégoriques n'ont pas fait défaut. Toutes les sociétés étaient dignement représentées. L'après-midi, sur le champ de l'exposition, où des jeux de toutes sortes avaient été organisés, on s'est parfaitement divertit. Des discours patriotiques ont été prononcés par des orateurs distingués.

En somme, la célébration de la fête de 1883 ne le cède en rien à celle des années passées.

L'hon. M. Lacoste est parti pour l'Angleterre afin de solliciter, de la part du gouvernement provincial, le droit d'appel au comité judiciaire du Conseil privé, de la dernière décision de la Cour Suprême, déclarant inconstitutionnel l'acte des timbres de Québec.

LES FÊTES DU COURONNEMENT

II

L'arrivée à Moscou.—Le *Kitai-Gorod*.—La Place Rouge.—Le Kremlin.

Moscou. — Vue du Kremlin prise de la rive droite de la Moskwa.

Moscou, 9/21 mai 1883.

L'arrivée dans une ville inconnue est toujours un des plaisirs les plus vifs, les plus saisissants, que l'on puisse rencontrer en voyage; mais l'arrivée à Moscou est un enchantement.

Bien avant que le train ne se soit arrêté, vous vous penchez à travers les doubles vitres de votre wagon pour tâcher d'apercevoir, à l'horizon, la ville sainte. Mais vous avez beau écarquiller les yeux, vous ne voyez pas grand'chose; à peine distinguez-vous au loin, à mesure que le train se rapproche, un fouillis confus de maisons basses entourées de verdure, au-dessus desquelles brillent quelques coupôles dorées. Cette première impression est assez vague; mais, dès que vous avez mis le pied sur la chaussée de Sokolniki, c'est une autre affaire. Vous avez immédiatement la sensation que vous entrez dans un monde nouveau. Même aujourd'hui, malgré les estrades et les échafaudages qui s'élèvent de tous côtés, malgré l'air de fête, ou de foire, qui dénature l'aspect ordinaire des rues et des places, vous sentez tout de suite que c'est la vraie, la vieille Russie, la Russie asiatique, presque l'Asie, que vous avez sous les yeux.

Si vous voulez savourer dans toute sa fleur cette impression exquise et inoubliable de la première heure, faites comme moi, laissez votre sac et votre couverture, avec le bulletin de vos bagages, entre les mains du garçon de l'hôtel où vous avez eu soin de retenir votre place à l'avance,

puis, l'esprit et les mains libres, sortez tranquillement de la gare, montez dans le premier *drojki* venu et dites à l'*isvostchik* ce seul mot : *Kreml*.

Le *drojki* est une toute petite voiture découverte, basse comme une voiture d'enfant : on y est très mal assis, sur un siège dur et étroit, on y est atrocement cahoté, mais on file comme le vent et, par-dessus tout, on a l'inappréciable avantage de voir admirablement.

Le *drojki* descend la chaussée de Sokolniki, traverse la *Sadovaïa*, ou rue des Jardins (une grande rue circulaire, plantée d'arbres, qui fait le tour de Moscou, quelque chose comme nos boulevards extérieurs), et suit la *Miasnitskaïa* jusqu'à la place de la Loubianka.

C'est ici que commence le vrai Moscou. Au delà de la place, vous vous trouvez en face d'une muraille blanche, qui forme comme une première enceinte à la ville.

Ce n'est pas le Kremlin encore. C'est le *Kitai-Gorod*, ou ville chinoise, appelée ainsi on ne sait pourquoi, car elle n'a rien dans ses édifices, pas plus que dans sa population, qui rappelle les fils du Ciel.

Vous pénétrez dans le *Kitai-Gorod* par la porte Nikolsky, une voûte arquée surmontée d'une lourde construction, et vous vous engagez dans la *Nikolskaïa*, une des rues les plus populeuses et les plus vivantes de Moscou. Là, vous êtes au cœur même de la ville. De tout côté débouchent des petites rues étroites, irrégulières, qui montent, descendent, tournent court entre deux rangées de maisons basses gaiement peinturlurées, avec

par-ci par-là quelque petite chapelle à coupes bulbeuses en forme d'ignons de tulipe, et surmontées de la croix grecque aux chaînettes dorées. A gauche, tout près du mur du *Kitai-Gorod*, derrière la porte Nikol'sky, vous laissez d'abord une toute petite église d'une architecture originale et bizarre, qui se termine par une coupole à facettes en forme de pomme de pin, c'est l'église de la Vierge de Wladimir, construite en 1694, sous le règne des tzars Ivan et Pierre Alexiévitich.

Un peu plus loin, vous passez devant le monastère de religieux de l'Épiphanie (*Bojovavlensky*) et le monastère grec de religieux de Saint-Nicolas.

Puis, laissant à droite le *Slavansky Bazar*, ou Bazar slave, le principal hôtel de Moscou et le Comptoir et Typographie du Saint-Synode, grand bâtiment à façade peinte en bleu et ornée de colonnes et d'ornements dans le style gothique ; vous arrivez enfin à l'angle d'une grande place rectangulaire, qui a joué un rôle important à toutes les époques de l'histoire de la Russie.

Cette grande place, la Place Rouge, offre à elle seule un intérêt extrême. Elle est bordée, à gauche, par le *Gostinnoi Dror*, ou bazar couvert, qui rappelle quelque peu les bazars arabes ; à l'une de ces extrémités, par la cathédrale de *Wassili Blagennoi*, l'église la plus étrange de cette ville, qui en contient pourtant beaucoup d'autres d'une extrême étrangeté ; à l'autre extrémité, par un immense bâtiment moderne, du plus mauvais goût, le musée de S.A.I. le Grand-Duc héritier, et enfin, à droite, par la muraille d'enceinte du Kremlin.

Mentionnons encore, au milieu de la Place Rouge, le groupe en bronze de Minine et Pojarsky, monument élevé à la glorieuse mémoire de deux héros de l'histoire nationale ; et le *Lobnoi miesto*, sorte de plate-forme ronde et surélevée qui n'est guère intéressante que par les souvenirs qui s'y rattachent : c'est là, entre autres choses, que les ukases extraordinaires du souverain furent longtemps publiés.

Mais nous reviendrons à loisir à la Place Rouge qui mérite une longue visite ; courons bien vite au Kremlin, dont les coupes dorées, les clochetons bulbeux aux reflets métalliques nous attirent irrésistiblement.

L'enceinte crénelée du Kremlin a deux portes sur la Place Rouge, la porte de Nikol'sky, en face la Nikol'skaïa, par où nous sommes venus, et la porte de *Spassky* (ou du Sauveur), en face *Wassili Blagennoi*.

Cette porte du *Spassky*, comme les autres portes, du reste, est percée dans une énorme tour carrée à trois étages, que précède une sorte de porche ou d'avant-corps. La tour est ornée d'un énorme cadran sur chacune de ses faces et se termine par une flèche aiguë, portée sur des arcatures évidées à jour et surmontée d'un aigle tenant aux serres le sceptre et la boule du monde. Sous le porche qui précède l'entrée, se trouve l'image du Sauveur (de Smolensk), en l'honneur de laquelle cette porte prit le nom de *Spassky*. On attribue à cette image la levée du siège de Moscou, bloquée par les Tartares de Makhmet-Ghireï, en 1526 ; et, depuis lors, cette porte est l'objet d'une telle vénération que chacun est tenu d'y passer tête découverte. Anciennement, celui qui manquait à cette pieuse formalité devait, en manière d'expiation, faire cinquante genuflexions. Aujourd'hui encore, je ne conseillerais guère au voyageur sceptique de passer, le chapeau sur la tête, sous la voûte sacrée, s'il ne veut point s'exposer à des désagréments très sérieux.

La porte de *Spassky* une fois franchie, vous pouvez renvoyer le *drojki* : si vous voulez tout voir, en effet, vous en avez pour des heures, et puis des heures, à regarder de tous vos yeux, et encore tenez pour certain que vous omettez le plus curieux.

C'est tout un monde, en effet, que ce Kremlin (prononcez *Kreml* ou *Kremline*, mais point *Kremlin*, si vous ne voulez point avoir l'air d'un nouveau débarqué). Ce n'est point un palais proprement dit, ainsi qu'on le croit généralement. Comme l'Alhambra, dont il rappelle quelque peu également la situation, au sommet d'une colline, c'est une agglomération de palais, d'églises et d'autres bâtiments contigus ou séparés par des places, et occupant un espace considérable. Il a la forme d'un polygone irrégulier, et entièrement entouré d'un mur crénelé en briques flanqué de tours à chacun de ses angles. Les édifices religieux et autres qui s'entassent derrière cette enceinte, appartiennent à tous les genres d'architecture connus, depuis le moderne et le plus banal jusqu'aux styles indous et chinois.

On y compte pas moins de cinq églises et cathédrales : la cathédrale de l'Assomption (*Ouspensky sobor*), celle-là même où le sacre doit avoir lieu ; la cathédrale de l'Annonciation (*Blagovetschensky sobor*) ; celle de l'Archange Michel (*Arkhangelsky sobor*), que nos reporters les mieux informés appellent tantôt la cathédrale des Saints-Archanges, tantôt la cathédrale d'Arkhangel ; l'église du Sauveur dans la forêt (*Spass na borou*) ; la petite église de Saint-Jean-le-Climaque, que surmonte l'énorme clocher d'Ivan, vulgairement appelé la tour d'Ivan Weliki, le monument le plus élevé de Moscou.

Plus deux monastères : le monastère des Miracles (*Tschoudow monastir*), avec son église, et le monastère des Religieuses de l'Ascension (*Voznessensky*), qui renferme à lui seul deux églises (l'église de Saint-Michel

et l'église de Sainte-Catherine), et une cathédrale (la cathédrale de l'Ascension).

En fait de palais, j'en compte au moins sept : le nouveau palais impérial, d'abord, non à cause de son intérêt, mais à cause de sa masse énorme qui écrase, pour le désespoir des yeux, les charmants autant que pittoresques édifices au milieu desquels il trône lourdement ; puis, le palais de Belvédère (ou *Terema*), le plus curieux sans contredit de tout le Kremlin ; puis le palais à Facettes (*Granovitaiia Palata*) ; le nouvel Arsenal (*Novaïa Oroujeinaïa Palata*), où l'on observe le trésor impérial ; le palais des Menus Plaisirs (*Potechny dvorets*) ; le petit Palais ou palais de Nicolas ; le palais du Sénat, l' Arsenal, etc. Et notez que je ne suis rien moins que sûr de n'en pas oublier. Notez aussi que chacun de ces palais, que chacune de ces églises regorgent de souvenirs, de richesses, d'œuvres d'art, de curiosités historiques ou autres, et mérite de longues visites, et jugez de l'embarras du voyageur infortuné, qui n'a que deux yeux pour admirer tant de merveilles et qu'une paire de jambes pour escalader ces innombrables escaliers, parcourir ces galeries, ces cours intérieures et extérieures, ces chapelles avec leurs sacristies, ces palais avec leurs dépendances, etc., etc.

Tel est même l'embarras des richesses que l'on ne sait pas où commencer ; surtout, si l'on tient à visiter le Kremlin dans un ordre méthodique et logique. Il est vrai qu'il vous reste une ressource, c'est de n'écouter que votre fantaisie et d'aller droit devant vous, entrant ici et là sans autre souci que le régal de vos yeux et sans autre règle que le caprice de votre imagination. C'est ce que j'ai fait, c'est ce que nous allons faire ensemble, si vous le voulez bien.

Un mot avant de commencer notre promenade à travers le Kremlin. Il est entendu que, pour en avoir une idée juste et complète, nous devons faire abstraction des échafaudages, des estrades, des barrières, des mâts, des guérites, etc., qui enlèvent en ce moment beaucoup de caractère à tous ces édifices. Lorsque le moment de décrire les fêtes du couronnement sera arrivée, il sera temps de nous extasier devant ce débordement de splendeurs officielles ; pour le moment, c'est le cadre qui nous intéresse et non point le tableau.

Naturellement, ce n'est pas une mince affaire que de pénétrer à l'intérieur du palais Neuf surtout et des deux cathédrales qui doivent servir de théâtre à telle ou telle des cérémonies du couronnement ; mais il n'y a pas de consigne qui tienne, ici plus qu'ailleurs, devant une volonté bien arrêtée de tout voir, fortement appuyée d'un portefeuille garni suffisamment de ces affreux petits torchons de papier multicolore qu'on appelle des roubles-papier.

Revenons donc, avec votre permission, à l'entrée du Kremlin. Nous venons de passer sous la voûte de la porte de *Spassky*. A notre gauche, nous trouvons d'abord une vaste esplanade, bordée d'une balustrade, d'où l'on jouit d'une vue admirable sur les quartiers de la rive droite et sur le cours de la Moskwa. C'est un panorama splendide, d'une variété, d'une beauté incomparables, que cet océan, prolongé à perte de vue, de maisons basses encadrées de verdure, du milieu desquelles émergent quantité de coupes byzantines, aux surfaces polies réfléchissant en gerbes éblouissantes les rayons du soleil. Quel dommage que, de ce côté, quelque construction moderne en pierres blanches ou en briques, bien banale, bien bourgeoise, vienne jeter une fausse note dans cet ensemble merveilleux ! Il y a surtout un établissement d'enfants trouvés qui est sans doute d'une utilité incontestable, mais qui n'en déshonore pas moins de la plus déplorable façon tout un quartier de la ville.

Quoi qu'il en soit, le seul coup d'œil qu'on puisse mettre en balance avec celui de Moscou, pris de l'Esplanade du Kremlin, c'est la vue d'ensemble du Kremlin, prise de la rive droite de la Moskwa. L'enceinte crénelée, qui forme une ceinture de pierre à l'antique résidence des Tsars, avec ses curieuses et originales tours d'angle, auxquelles le temps a donné une patine verdâtre d'une harmonieuse douceur, est à elle seule d'un effet décoratif, superbe et charmant à la fois, et le fouillis de tours, de flèches, de toits carrés ou pointus, de clochetons, de coupes scintillantes qu'on aperçoit, tout autour de l'énorme masse du palais Neuf, forme un spectacle dont l'œil ne saurait se lasser.

Mais c'est assez tourner autour de notre sujet, abordons-le enfin par le côté qui attire l'attention tout d'abord, c'est-à-dire par la tour d'Ivan Weliki, qui domine de sa masse imposante et de sa coupole renflée, dorée au feu et "en or de ducats," le Kremlin et Moscou tout entier.

ADOLPHE BADIN.

(A suivre)

Le concert de Québec donné au profit de la famille De Lorimier a été couronné de succès. Les organisateurs de cette soirée, M. le Dr Dion en tête, doivent être très contents. Nous leur en faisons nos compliments. Nos félicitations aussi à MM. L.-O. David et Louis Fréchette, qui ont accaparé une bonne part des applaudissements.

Dévouement de l'Église — Saint Vincent de Paul et le Bienheureux J.-Bte de la Salle

(Suite.)

IV

LE VÉNÉRABLE J.-BTE DE LA SALLE ET SON ŒUVRE

Jean-Baptiste de la Salle a fait de grandes choses. Ses œuvres, marquées du sceau du ciel, demeurent à jamais ; nous en ressentons chaque jour les incalculables bienfaits. C'est le pauvre surtout qui en bénéficie : œuvre héroïque que le monde peut méconnaître, mais que Dieu apprécie, qu'il encourage et qu'il récompense.

L'on appelle grande, sur la terre, une action éclatante ; héroïque, un fait difficile à perpétuer pour un homme ; ce ne sont là ni la grandeur ni l'héroïsme des saints. De fait, la sainteté seule est le reflet de la véritable gloire, et la grandeur d'un acte ne se mesure que sur sa conformité parfaite à la volonté de Dieu.

L'homme, laissé à lui-même, est tellement petit qu'il ne saura jamais s'élever au-dessus du terre à terre de ses misères, de ses ambitions, de ses convoitises et de ses satisfactions passagères. Il n'élève rien, il détruit sans cesse. Sa vie se consume entre le regret et le remords : il ne connaît ni la miséricorde, ni le repentir, ni le dévouement, ni la pitié. Plus il s'attache aux êtres créés, plus il s'éloigne de leur Auteur. Pourtant, la sainteté, qui est un des reflets du ciel, est le but de l'homme, un besoin irrésistible de son âme, une soif inextinguible qui ne sera satisfaite que dans la fontaine du divin amour.

Cependant, le monde ne pratique pas la sainteté ! Comment explique-t-on alors sa fascination ? Sinon par l'attrait irrésistible que l'on ressent toujours pour la vérité, pour l'honneur, pour le dévouement, pour la vertu, lors même que l'on ne possède aucune de ces nobles qualités.

Dieu a bien voulu parsemer de quelques fleurs notre route terrestre si remplie de ronces. Il a jeté, ici et là, quelques plantes qui, prenant racine dans le sol, y produisent bientôt des fruits savoureux et abondants.

L'on dirait aussi qu'en parsemant le firmament d'étoiles, l'Auteur de la nature ait voulu, par le brillant dont il a paré quelques-unes, nous montrer ses préférences. Ainsi, dans cet immense parterre terrestre, il a lancé quelques grandes âmes qui brillent au milieu des autres d'un éclat extraordinaire et qui sont pour tous des phares, des appuis et des guides.

Si la lumière céleste descend sur elles, elle les inonde ; si la foi les éclaire, elle les sanctifie. L'on sent qu'une puissance supérieure agit en eux. Leurs relations divines les élèvent, les ennoblissent, les rendent heureuses.

Il n'en était pas ainsi des rapports de l'Olympe avec les hommes.

Les dieux d'autrefois s'approchaient-ils d'un mortel que celui-ci, fou de terreur et pris de vertige, se sentait mourir !

Un dieu rencontre Phèdre ! Phèdre, bourrelée de remords, poussée par des furies, s'étrangle de désespoir ! Didon est frappée par le trait empoisonné de l'Amour ; et alors, torturée par je ne sais quels supplices infernaux, elle va se consumer dans un brasier ardent, allumé par ses propres mains, attisé par sa propre fureur, entretenu par sa propre démence !

Juno s'indigne contre la *Minerve* de Jupiter et, dans sa rage, fait produire à la terre le terrible Typhon, dont les bras enlaçaient les deux hémisphères, dont la tête touchait le ciel et dont la vue était si terrible, que les dieux eux-mêmes en furent épouvantés !

Déiphon aime Cérés, ce qui équivaut à son arrêt de mort, car, en voulant le rendre immortel, elle l'enveloppe de flammes vengeresses de cette profanation qui le dévorent !

Philyre épouse Saturne ; mais, comme cette union néfaste ne produit qu'un monstre, elle est punie par une métamorphose dégradante !

Phinée se marie à la fille d'un immortel, mais se voit bientôt contraint de la répudier ; preuve que les déesses de ces temps panthéistiques n'apportaient pas de l'Olympe toutes les perfections infinies. Les femmes, dans tous les âges et dans toutes les circonstances, étant toujours un peu les mêmes ! Dimondes harpies se chargent d'exécuter contre le malheureux Phinée les terribles vengeances des dieux.

Telle est la fatalité inexorable qui poursuit sans pitié les pauvres mortels qui ont quelques rapports avec les puissances supérieures du paganisme.

Qu'elles sont consolantes et suaves, au contraire, les relations du chrétien avec le ciel ! Oui, le christianisme console, élève, grandit et enthousiasme !

Jean-Baptiste de la Salle (n. 1651 m. 1719), en avait compris l'essence, senti la douceur, goûté les consolations, admiré la doctrine, pratiqué la charité et embrassé le dévouement. Il ne faillira jamais à la tâche, il ne ploiera jamais sous le fardeau.

Nous avons vu quel était l'état déplorable de la société européenne à l'époque de la création admirable de l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes. L'Église,

assailli de toutes parts, ne pouvait plus suffire aux besoins puissants de l'époque. L'éducation supérieure était distribuée aux classes riches par les dignes fils d'Ignace de Loyola, et ainsi que par des moines savants et dévoués des différents ordres qui avaient survécu au moyen âge.

Fidèle au commandement de son divin Maître d'aller et d'enseigner à toutes les nations, l'Eglise n'a pas cessé depuis de répandre partout l'éducation. Dès le IIe siècle, l'on constate déjà que la célèbre école d'Alexandrie projette partout l'éclat de sa science et attire à elle les plus grands esprits du paganisme.

Au IIIe siècle, Origène développait son magnifique et savant plan d'études et le mettait en pratique pour l'avantage de ses nombreux élèves. Non seulement il enseignait les lettres, les sciences et les arts, mais encore la philosophie et la théologie, cette science des sciences que notre siècle, soit disant de lumières, n'ose plus même aborder, emporté qu'il est dans le tourbillon des affaires, du commerce, de la spéculation, de l'agio et des chemins de fer.

C'est pendant la nuit du moyen âge que le savant Alcuin, aidé par Charlemagne, fait revivre la science, rétablit partout des écoles, reconstruit les manuscrits et retrace la vérité oblitérée ou défigurée, en histoire, en philosophie et en religion.

La savante université d'Oxford est fondée dès le IXe siècle, en Angleterre, et nulle part plus qu'à Cambridge se produisirent de plus grands savants, sortirent de plus grands noms dont l'influence intellectuelle réagit sur tout le catholicisme de l'Occident.

Le protestant McAuley lui-même est obligé de s'incliner devant les moines du moyen âge et de leur rendre hommage à cause de leurs travaux herculéens, de leur vaste savoir et de la vive lumière qu'ils répandirent, du fond de leurs cloîtres, sur l'univers civilisé.

Les XIIe et XIIIe siècles, dignes de leurs devanciers, donnent au catholicisme les sommités de la science dans la personne des Albert-le-Grand, des St-Bernard, des Roger Bacon, des Vincent de Beauvais, des St-Bonaventure et des Thomas d'Aquin.

Les grandes universités du moyen âge regorgeaient de milliers d'élèves qui venaient y puiser toutes les connaissances humaines. Hélas ! ce beau zèle s'étant refroidi, les ténèbres menaçaient d'envahir la terre de nouveau, si l'on en excepte cependant l'Italie qui produisait encore Blanchini, Zoulani, Vignole, Ciampiani, etc., etc., et Clément XI tenait haut et ferme la tiare des Pontifes et faisait respecter l'autorité de l'Eglise. Cependant, il faut bien l'avouer, la science n'était plus que le partage des classes riches qui en abusèrent au profit de l'erreur, au profit de la révolution qui grondait déjà sur l'Europe ; mais les classes pauvres étaient abandonnées à une ignorance déplorable. Les conciles avaient bien tâché de remédier à ce triste état de choses, quelques écoles laïques, placées sous la surveillance immédiate des évêques, fonctionnaient bien quelque part, mais elles étaient complètement insuffisantes.

D'ailleurs, même aux époques les plus favorisées, les laïques ne pourront jamais se sacrifier, comme les religieux, aux bénéfices des pauvres et à la tâche ingrate de l'enseignement.

C'est ce qu'avait bien compris l'abbé de la Salle.

Chanoine de Reims à dix-sept ans, prêtre et docteur en théologie à vingt ans, il connaissait parfaitement le prix de l'éducation et le moyen de la faire donner aux enfants du peuple. Doué d'une âme tendre, plein de compassion pour les misères humaines, rempli d'une vive sollicitude pour les pauvres, M. de la Salle était bien l'homme de son temps, des circonstances et des besoins d'alors.

Il se met à l'œuvre : A constater ses sacrifices, ses travaux, ses persécutions, sa persévérance, son zèle et son dévouement, l'on est forcé d'admettre la prédestination chez certaines âmes, tout en sauvegardant intact le dogme de la liberté, sans laquelle nous ne pourrions acquérir aucun mérite quelconque.

Dieu, ne pouvant pas plus qu'au jour du Thabor se communiquer visiblement à l'homme, se délègue des missionnaires, se prépare des âmes privilégiées qu'il embrase du feu de son amour. Il remplit leur droite de miséricordes et leur bouche proclame ses bienfaits. Il les établit les distributeurs de ses grâces, et ceux-ci, sous l'impulsion irrésistible de cette puissance absolue du bien, perpétuent dans le monde le règne de la lumière, de la justice, de la charité et du dévouement.

CHARLES THIBAUT.

(A suivre)

—Pendant que Philippe Baudeau et O'Dom, de la Baie St-Louis, étaient à se quereller au pied d'un arbre, ils ont été frappés par la foudre et tués instantanément. Baudeau avait un grand couteau de boucherie à la main et il se disposait à le plonger dans le corps de son adversaire lorsque la foudre est venu les frapper tous deux.

Messieurs—J'ai pris les Amers de Houblon pour une inflammation des rognons et de la vessie. Ils ont fait plus sur moi que quatre médecins n'avaient fait. L'effet que les Amers de Houblon ont produit sur moi est vraiment magique.

HYMNE AUX MARTYRS DE 1837

Cette poésie est de l'honorable M. Marchand. Ces belles strophes, mises en musique par M. N. Legendre, ont été chantées jeudi dernier dans la salle d'opéra de St-Jean, P.Q., à un concert qui a été donné au profit de la veuve de Lorimier :

CHŒUR

De Lorimier, que ta mémoire
Brille d'éternelles clartés ;
Que ton nom vive dans l'histoire,
Symbole aimé de notre gloire
Et de nos libertés.

I

Ta mort, sacrifice ineffable,
A consacré nos droits.
Et la patrie inviolable,
Est debout, fière, formidable,
Arbitre de ses lois.

II

Et vous Cardinal, vous Duquette,
Vous tous, leurs compagnons,
Victorieux dans la défaite,
Votre martyre nous rachète ;
Héros, nous vous aimons !

III

Chénier, toi, le brave des braves,
Toi, mort en combattant !
La nation, libre d'entraves,
Te doit, ne comptant plus d'esclaves,
Un hommage éclatant.

IV

Hommages aux dévouements sublimes,
De ces hommes de cœur,
Qui, purs de faiblesse et de crimes,
Sur l'échafaud, nobles victimes,
Sont au poste d'honneur.

V

O saints Martyrs de la patrie !
Tout un peuple à genoux,
Libre enfin de la tyrannie
Exhale sa ferveur et prie....
Il se souvient de vous.

La soirée a été un succès. Les citoyens de St-Jean se sont fait un devoir d'encourager cette bonne œuvre. La salle du théâtre était trop petite. M^{lles} Brosseau, Joséphine, Hélène et Ida Marchand, M^{lles} G. Marchand, J. Quesnel et A. Bonneau, ont admirablement bien rempli leurs rôles. Il y a eu force bouquets et applaudissements.

M. L.-O. David et l'hon. M. Mercier ont eu leur part du succès. Ces messieurs ont adressé la parole à l'auditoire. M. L. Fréchette a lu une poésie, « Notre Histoire. » Rappelé par l'auditoire, notre poète récita « 1870. » Les bravos ne lui ont pas fait défaut.

Les organisateurs de cette fête, que nous félicitons, doivent être très heureux des résultats obtenus.

CHOSSES ET AUTRES

Le comte et la comtesse de Sesmaisons ne sont attendus à Québec que vers la fin de septembre.

La perspective d'un règlement à l'amiable entre la France et la Chine est des plus favorables.

M. Achintre, homme de lettres, très connu à Montréal, est en ce moment sérieusement malade à Québec.

La célèbre Louise Michel vient d'être condamnée à six années d'emprisonnement et dix ans de surveillance de la haute police.

La corporation de Québec poursuit la compagnie du chemin de fer du Nord pour un montant de taxes s'élevant à \$8,000.

Le gouverneur-général, la princesse Louise et leur suite, au lieu d'arrêter à Québec, se sont rendus directement à Campbellton.

Le marquis et la marquise de Bassano laisseront Paris vers le 15 août pour un voyage au Canada. Ils se rendront probablement dans le Nord-Ouest.

Le 65^e bataillon campera à Laprairie les 29 et 30 juin, les 1^{er} et 2 juillet. On espère que le bataillon sera au complet.

L'hon. M. McKenzie est actuellement en Suisse. Sa santé s'est beaucoup améliorée depuis son départ du Canada.

Le propriétaire du journal le *Star* poursuit pour libelle le propriétaire du *Huntingdon Gleaner* au montant de \$12,000.

Le gouverneur-général et la princesse Louise seront de retour à Québec vers le commencement de juillet, et y passeront une partie de l'été.

Une dépêche de Rome mande que le pape a écrit au président Grévy pour protester contre la politique anti-religieuse de son gouvernement.

Un projet de loi pour constituer légalement l'association des Orangistes du Manitoba est actuellement devant la législature de cette province.

Nous avons reçu les statuts de la province de Québec, passés à la dernière session, 46 Victoria. Ils comprennent 101 actes, et le volume est de 532 pages.

Le *Journal des Trois-Rivières* publie une note d'après laquelle M. l'abbé Marquis, du diocèse des Trois-Rivières, serait nommé protonotaire apostolique dans le diocèse de Chicoutimi.

Un ordre de la cour, à Chicago, a été enregistré et permet à M^{me} Frances Maria Scoville, sœur de Guiteau et épouse divorcée de George Scoville, de changer son nom en celui de Frances Maria Howe.

On s'est servi de la lumière électrique avec un succès complet au dernier bal d'Etat du palais de Buckingham. Le prince et la princesse de Galles, le prince Arthur et le duc de Cambridge étaient à ce bal.

M. A.-C. Globensky, seigneur de St-Eustache, doit, paraît-il, publier prochainement un ouvrage sur les événements de 1837-38. Cet ouvrage sera accompagné d'un grand nombre de documents inédits.

Lors du sacre du czar, à Moscou, le patriarche de l'église russe offrit à Sa Majesté, pendant la messe, le pain bénit. Or pain bénit, en russe, s'appelle, paraît-il, *antidoron*. Les journaux de Londres ont traduit cela par *antidote*, sur la foi du télégraphe.

NOUVELLES DIVERSES

—On annonce que M^{me} Nilsson va écrire ses *Mémoires*, ou plutôt les mémoires lyriques de son temps.

—On porte à trente millions les montants placés par des capitalistes anglais dans le Texas et le Wyoming, durant l'année dernière.

—Une dépêche de Berlin confirme la nouvelle du massacre de deux missionnaires allemands dans le Zouland.

—Deux prisonniers du nom de Hurteau et Sprouse se sont évadés jeudi dernier du pénitencier de St-Vincent de Paul.

—Le bureau des commissaires d'écoles de St-Louis, Missouri, a donné l'ordre qu'après le 1^{er} septembre prochain, les punitions corporelles seront abolies dans les écoles publiques de la ville.

—On dit à Paris que les attaques continuelles auxquelles les missionnaires français sont exposés au Tonquin, amèneront probablement de nouvelles complications.

—L'amiral Pierre, commandant la flotte française à Madagascar, voyant que son ultimatum était rejeté, a bombardé et pris la ville de Tamatave et brûlé Toule Point.

—Quatre cents tentes, 3,000 couvertures de laine, une quantité de poudre et environ 50,000 cartouches à poudre ont été apportées de l'île Ste-Hélène pour être envoyées au camp de Laprairie.

—Nous accusons réception d'une brochure qui a pour titre : *L'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes, son origine, son but et ses œuvres*, par M. l'abbé J.-C. Caisse. Nos remerciements à l'auteur.

—Le rapport annuel du surintendant de l'instruction publique, pour la province de Québec, pour l'année 1882, vient d'être publié. Il appert à ce rapport qu'il existe dans la province 4,440 écoles, fréquentées par 236,699 élèves.

—Des avis à la légation chinoise, à Washington, disent que les hostilités sont imminentes entre la France et la Chine. L'ultimatum posé par la France est très catégorique et très ferme. Il ne reste donc à la Chine qu'à se désister de ses prétentions ou à prendre les armes.

—Le *Truth*, de Londres, dit que la reine souffre depuis deux mois de mélancolie douce qui, si on n'y porte pas remède, exigera probablement, en se développant, un traitement tout différent. Son état inspire naturellement une grande anxiété à cause des tendances qu'on remarque dans sa famille.



*Le Pavillon du Printemps,
dans la Salle des fleurs.*



*Mlle Durand
- en fleurs des champs.*

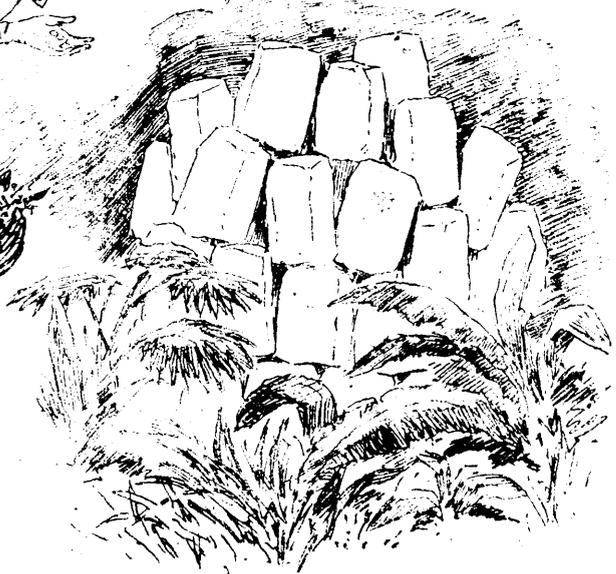


Une Loge des dames patrouillantes.



MARS

*Mesdemoiselles
Reichenberg - en muguet,
Tholer - en rose-thé,
Bartlet - en myosotis.*



Les pyramides de glace à rafraîchir.



WASSA PACHA, NOUVEAU GOUVERNEUR DU LIBAN
D'après la photographie de MM. Abdullah, à Constantinople.



RUSTEM-PACHA, ANCIEN GOUVERNEUR DU LIBAN



PRENK BIB DODA, CANDIDAT AU GOUVERNEMENT DU LIBAN

D'après les photographies de MM. Abdullah, à Constantinople.

AMOUR ET LARMES

PAR MARY

PREMIÈRE PARTIE

IX

A L'HÔPITAL

(Suite)

M. Andrioux la regardait avec sollicitude ; il voyait bien que, dans cette frêle organisation, plus d'un ressort était usé, mais il se disait que s'il pouvait secouer la jeune femme de cette torpeur morale véritablement mortelle, il pourrait rendre du ressort à sa vie et la prolonger ; animé d'un sentiment tout paternel, il approcha son siège de la causeuse d'Annonciade et lui dit en fixant sur elle ses yeux émus et affectueux :

— Voyons, ma chère enfant, un médecin est presque un confesseur, il a droit à des confidences entières. Vous avez une douleur cachée dont je ne saurais trouver la source. Obligé de juger à la surface, je vous vois entourée de tout ce qui fait la vie d'une femme heureuse ; un mari jeune, distingué, qui vous aime, un bien-être suffisant ; toutes les espérances qu'une jeune épouse de dix-huit ans peut caresser, et cependant vous pleurez, vous souffrez sans être malade.... Qu'y a-t-il, dites-le moi ?

Plusieurs fois, elle avait pâli et rougi en voyant M. Andrioux toucher ainsi son âme et essayer d'en mettre à nu les plaies. Oh ! non, non, elle ne lui dirait pas, elle ne lui dirait jamais le coup qui l'avait brisée.

— Je suis malade, répondit-elle froidement, voilà tout.

M. Andrioux fut blessé.

— Comme vous voudrez, madame ; pourtant croyez bien qu'on n'en remontre guère à des cheveux blancs comme les miens. Gardez votre secret ; seulement, sachez que vous pouvez vivre cent ans ou mourir dans six mois selon le degré de paix ou d'agitation de votre âme.

— Merci ! dit Annonciade lui tendant la main et contenant ses larmes.

— Une femme qui aime son mari n'a pas le droit de parler de mort et encore moins de la désirer, dit M. Andrioux sévèrement.

— Aimer son mari ! reprit Annonciade avec un cri de douleur.

Et comme si ce doute l'eût frappée au cœur, elle perdit connaissance.

Le docteur sonna la femme de chambre ; avec son aide, il entoura Annonciade de soins et quand elle eut ouvert les yeux et témoigné qu'elle était calme, il se retira.

— Je ne suis qu'un âne, se disait-il en chemin, d'avoir voulu sonder une plaie du cœur. Les femmes sont de petites créatures nerveuses, délicates, comme des fleurs ou des ailes de papillon, on ne peut pas les toucher sans les froisser. Reines de la création, elles en sont aussi les martyres ; les plus vertueuses passent par le feu de la tentation, elles seules pourraient avouer quelles mystérieuses blessures elles montrent à leur confesseur et à Dieu ; les autres châtiées par leur passion même, d'autant plus frappées qu'elles ont été plus faibles, sont martyres dans le cœur, dans l'abandon et dans le remords. Dans quelle catégorie placer madame Annonciade ? Evidemment dans la première, c'est-à-dire dans la plus difficile à guérir. Décidément, je préfère soigner mes ouvriers et mes soldats.

Cela dit ou pensé, il s'achemina vers l'hôpital, où on venait de le faire appeler pour un homme grièvement blessé par la chute d'une pierre.

Annonciade était assise dans sa chambre ; elle contemplait d'un oeil tendre et avare les biens qu'elle avait dédaignés et qu'elle allait perdre sans retour. Elle était vraiment, comme l'avait pensé M. Andrioux, martyre, mais dans un ordre plus élevé que ceux qu'avait parcourus l'esprit un peu matérialiste du docteur.

Annonciade sentit qu'un trouble effrayant envahissait son âme comme un flot dévastateur ; n'osant regarder ni en arrière où il y avait tant de bonheurs enfouis, ni en avant où peut-être il y en avait en espérance, ni à côté d'elle où la mort se dressait implacable, elle résolut de se fuir elle-même et, presque machinalement, prit le chemin de l'hôpital. Elle devinait par intuition que là un cœur l'attendait pour lui donner le grand secret de la résignation chrétienne.

En entrant dans la cour de l'hôpital, où maintenant elle était connue et aimée, grande fut sa surprise de tomber sur M. Andrioux qu'une maladie avait attardé en route.

Tous deux poussèrent la même exclamation :

— Vous ici !

— Qu'est-ce qui vous amène ? demanda le docteur le plus ébahi des deux. Viendriez-vous par hasard, ajouta-t-il en la regardant avec malice, solliciter un lit ?

Annonciade rougit.

— Je viens, répondit-elle timidement, voir ma sœur Marie de la Croix que j'aime beaucoup.

— Et vous avez bien raison, dit M. Andrioux, c'est la plus brave créature qui existe au monde ; mais avant d'aller causer de vos terreurs imaginaires avec la sœur Marie de la Croix, vous allez d'abord, ma chère enfant, me faire le plaisir de parcourir les salles et de consoler mes malades.

M. Andrioux, craignant que l'espèce de langueur dont Annonciade était atteinte ne finit par détruire en elle les principes vitaux, voulut tenter de la rattacher à l'existence par le spectacle si émouvant des douleurs physiques dont les hospices sont pleins.

Elle s'effraya de la mort, se disait-il, en la voyant accompagnée de tant d'horreurs, soit plaies, soit opérations.

Dans cette charitable pensée, il entraîna Annonciade.

Quand ils pénétrèrent dans la salle où, presque de chaque lit sortait un gémissement, il oublia le mouvement de sensibilité provoqué par l'état de la jeune femme. Il s'arrêta auprès de Basile, l'ouvrier pour lequel on l'avait appelé et examina attentivement les blessures qui arrachaient à ce malheureux des cris déchirants. La chute d'une pierre lui avait fracassé les deux jambes.

— Tu souffres beaucoup, mon garçon ? dit M. Andrioux.

— Comme un damné. Ah ! chienne de pierre ! répondit Basile.

— Du courage, mon ami ; offrez vos souffrances à Dieu, ajouta la sœur hospitalière.

— Du diable, si je le peux.... aie.... aie.... je voudrais être mort sur le coup.

— Et votre âme ? mon pauvre ami, Dieu voulait la sauver, reprit la sœur.

Annonciade, vivement impressionnée par les cris de Basile, s'était éloignée et parlait à un autre malade.

Le médecin continuait ses investigations.

— C'est une mauvaise blessure, ma sœur, les deux talons sont emportés. Puisque tu as si bonne envie de mourir, mon garçon, tu pourrais bien être servi à souhait.

— Coupez-moi la jambe, docteur, coupez-m'en deux s'il le faut, mais par tous les diables ne me laissez pas mourir.

— Tiens, tu étais si brave tout à l'heure, tu voulais mourir sur le coup.... Allons, vous êtes tous les mêmes. Nous ferons ce qui est en notre pouvoir pour te guérir. Mais commence par mettre tous tes diables à la porte ; ici, tu n'es pas au chantier, et ma sœur Dosithée a déjà fait deux signes de croix dans son effroi.

— Je tiendrai ma langue, docteur, mais, sauvez-moi, s'il vous plaît, je n'ai que cinquante-cinq ans, c'est quasi la moitié de la vie.

— Madame Annonciade, venez par ici, je vous prie. Venez voir mon enfant, un homme de cinquante-cinq ans qui ne veut pas mourir.

Annonciade comprit le but du docteur ; elle s'approcha, sourit tristement et ne répondit rien. Elle aussi voulait vivre, mais d'une autre vie que celle qui lui était faite, ou qu'elle s'était faite, car il y avait de l'obscurité et du doute dans sa pensée et cette âme naturellement timide se prenait à entrevoir les conséquences de sa conduite comme une accusation directe à sa faiblesse.

Le médecin la regardait attentivement. Vit-il passer sur ce doux visage la trace de la lutte intérieure qu'il avait éveillée ? Elle était si différente des préoccupations physiques de Basile ! Le médecin vit-il cette différence de la vie de l'âme et de la vie du corps ? En tout cas, il n'en augura pas d'espérance, car il se détourna brusquement et s'occupa uniquement de son service. Après avoir envoyé chercher deux internes pour nettoyer les plaies et opérer le pansement, il sortit de l'hôpital et retourna pensif chez lui.

Annonciade se mit à la recherche de la sœur Marie de la Croix. Elle voulut, comme les autres fois, lui dire seulement : « Je suis triste, égarez-moi ; » l'âme n'eut pas le courage de cet effort ; en présence d'une véritable amie, elle vint aux lèvres et cria dans un sanglot : « Sauvez-moi ! »

La religieuse comprit que l'instant était propice pour le salut ; non pas celui qui concerne nos courts jours de la terre, mais celui qui doit assurer l'éternité.

Elle entraîna Annonciade sur ses pas jusqu'à la petite cellule confidente de tant d'heures de paix, de prières et de vertu ; elle la fit asseoir à son côté, elle prit ses deux mains dans les siennes, elle la regarda avec ses bons yeux habitués à calmer et à consoler et alors, sûre d'agir en dehors de toute vaine curiosité, elle l'interrogea.

La religieuse l'écouta attentivement. La pratique d'une vie exclusivement dévouée au prochain donne à ces saintes femmes une singulière clairvoyance.

— Avez-vous loyalement avoué la situation à votre mari, ma chère enfant ? demanda-t-elle.

Annonciade rougit :

— Jamais, ma sœur, jamais ; j'avais bien trop peur d'éveiller son attention sur Marie-Sophie, j'éprouvais un mortel effroi à m'assurer de la vérité.

— Comment ! sur de simples soupçons vous avez douté d'un noble cœur, d'un cœur qui a fait devant Dieu le serment de vous aimer uniquement ?

Annonciade arracha ses mains que la religieuse tenait enlacées, elle se cacha le visage :

— Ma sœur.... Elle s'arrêta. Ses larmes coulaient au travers de ses doigts ; l'amour est un sentiment dévorant, exclusif.... Elle se découvrit la figure et regarda la religieuse avec ses yeux humectés et suppliants : ma sœur, j'adorais mon mari.

— C'est trop, mon enfant, dit l'aimable religieuse avec un accent plein d'âme, Dieu a châtié ce sentiment païen. Une chrétienne aurait aimé différemment. Ici, la religieuse hésita sur les expressions à employer, pour ne pas blesser ce cœur malade : La modération est dans l'ordre de Dieu, mon enfant, reprit-elle d'un accent attendri, cela n'est pas défendu de beaucoup aimer son mari ; seulement, cet amour doit être la base de la confiance, de la simplicité, de l'estime et de l'abandon. Vous me comprenez ?

Elle fit de la tête un signe affirmatif.

La sœur Marie de la Croix devina à un faible sourire le doute d'Annonciade.

— Vous ne croyez pas, dit-elle en prenant de nouveau une des mains d'Annonciade et la serrant étroitement, qu'une religieuse soit complètement étrangère aux affections légitimes de ce monde ?

— Non, ma sœur, dit Annonciade avec une simplicité touchante, en voyant votre bonté pour moi, je ne crois pas que Dieu vous ait déshérité du premier de ses dons.

— Vous avez raison, mon enfant, loin de fermer notre cœur aux suaves tendresses de la charité, Dieu a augmenté dans le cœur de la religieuse la faculté d'aimer, et c'est ce qui me permet aujourd'hui de vous conseiller pour votre repos et pour votre bonheur.

Alors, avec un tact angélique et une délicatesse maternelle, la sœur Marie de la Croix reprit la vie d'Annonciade dans son passé, lui montrant clairement que l'abandon d'Amédée provenait de la réserve mystérieuse dans laquelle elle s'était enveloppée.

Annonciade, avec son cœur si jeune et si chaud, accueillit parfaitement tout ce que lui dit sous les traits d'une religieuse un des plus nobles cœurs qui existe :

— Je parlerai aujourd'hui même, murmura-t-elle, je dirai toute la vérité, j'aurai le courage de lui dire la vérité.

Elle faisait un effort violent pour parler ainsi, il lui fallait agir contre la faiblesse de son caractère et les sentiments de son cœur.

La sœur Marie de la Croix ne la sentait pas bien affermie dans sa résolution, mais elle ne pouvait donner de la virilité à cette nature douce et délicate ; elle se contenta donc de prier pour le succès d'une démarche d'où lui semblait dépendre le bonheur et le salut de deux âmes. Dans le même but, elle fit prier ses chers pauvres que Dieu écoute toujours.

X

ESPÉRANCES

Elle voulait. Ce qui manque en général aux femmes blondes

et sentimentales, c'est la volonté. Quand on les amène à vouloir, elles dépassent dans l'action, en énergie et en virilité leurs brunes sœurs.

Le soir, Annonciade attendit son mari jusqu'à minuit. Elle était au jardin, à demi-couchée sur un banc de gazon, adossant au tronc d'un arbre sa tête fatiguée. La soirée était étoilée et calme, sans lune, prédisposant à la mélancolie. Une nuit en rapport avec l'état de l'âme de la malade. Ce n'était plus la lumière, ce n'était pas l'obscurité. Le cœur d'Annonciade n'était plus vivant, il n'était pas mort. L'espérance, comme une fleur, y avait déposé son parfum.

Ainsi, seule et allanguie par le mal physique et les plaies de l'âme, Annonciade regardait vers le ciel et se baignait dans cette soirée demi-lumeneuse qui ne fatiguait ni ses yeux ni son âme et lui était comme le prélude du repos infini. Elle regardait et elle pensait. Dans sa conscience se remuaient les souvenirs trop longtemps écartés. Elle se rappelait les joies de sa jeunesse religieuse, son recueillement dans l'église, la pureté de son âme légère seulement à la surface. Pour l'affection d'un homme, elle avait oublié Dieu qu'elle sentait aujourd'hui si près. Elle n'avait ni accepté le sacrifice, ni porté la croix, sachant cependant qu'on n'arrive au ciel que par ce rude et royal chemin, aujourd'hui, elle touche à l'heure suprême.... La pauvre et frêle créature tressaille.... son âme est entraînée par la contemplation sérieuse des vérités éternelles, elle se détache un peu des liens trop sensibles qui, depuis plus d'une année, l'ont détournée du souverain bien, elle s'élève au souffle de la grâce jusqu'aux régions où Dieu habite, et là, elle voit d'une claire vue que dans sa courte vie il y a place encore pour un sacrifice expiatoire.

Quand Amédée la chercha au jardin, il la trouva l'âme au ciel. Elle en redescendit à l'appel de la voix aimée, à la voix de celui qui possédait toute sa tendresse. Il lui demanda un peu brusquement :

— Pourquoi m'avez-vous attendu ?

Il ne put voir dans l'ombre quel regard d'ange elle attachait sur lui.

— Mon ami, dit-elle avec un accent profond, venez ici, tout près.

Il s'avança.

— Auriez-vous le courage de vous mettre à genoux ?

Il hésita, et, par enfantillage, dans un accès de bonne humeur et de condescendance, s'agenouilla.

Elle l'attira vers elle.

— Amédée, dit-elle d'une voix vibrante, pardonnez-moi tout le mal que je vous ai fait !

Il tressaillit malgré lui ; la sérénité de tout à l'heure, la sérénité retrouvée après des luttes cruelles, tout allait-il être de nouveau ébranlé ?

— Laissez-moi, répondit-il, ne me dites rien, Annonciade ! j'ai accepté la vie que vous m'avez imposée....

Les mots expiraient sur ses lèvres, il n'était pas calme. Presqu'involontairement son cœur fouillait le passé et y cherchait, pour souffrir, de trompeuses apparences.

Elle le retenait enchaîné par ses bras qu'elle avait passés autour de son cou, elle savait qu'il fallait parler, elle le voulait. Sans se préoccuper de l'interruption saccadée de son mari, elle continua donc :

— Le jour de notre mariage, j'appris que ma sœur vous aimait.

Amédée, avec un cri qui atteignit la jeune femme en plein cœur.

— Votre sœur !....

— Vous ne le saviez donc pas ?

— Oh ! Annonciade !....

Elle ne pouvait pas s'y tromper. Elle vit bien que non seulement il n'avait point eu d'amour pour Marie-Sophie, mais qu'il n'avait jamais conçu le plus léger soupçon de ses sentiments. Elle comprit aussi, avec une remarquable perspicacité, que l'aveu qu'elle faisait si tardivement n'aurait en rien compromis sa félicité conjugale, si, courageusement, elle l'eût fait dans les premiers jours de leur mariage, tandis que maintenant il allait, pour un temps peut-être, ramener quelques fleurs sur un sol desséché où elles ne tarderaient pas de nouveau à se flétrir. C'est l'expiation, pensa-t-elle, s'abandonnant au courant religieux qui avait pris son âme.

L'affection d'Amédée, longtemps blessée, eut un magnifique éclair de vie.

A chacune de ses paroles, la vie sensible s'emparait de nouveau d'Annonciade et réveillait ses terreurs de la mort et le désespoir de laisser Amédée libre ; elle ne put s'empêcher de s'écrier :

— Vous aimerez Marie-Sophie !....

Mais il riait et pleurait à la fois en découvrant ce trésor d'affection dans cette femme dont il avait cru le cœur fermé, il lui répétait sans l'écouter :

— Tais-toi.... tais-toi.... je t'aime seule et sans partage.

Une inévitable crise nerveuse, résultat de cette scène, fit éclater Annonciade en sanglots au milieu desquels elle dit et redit ses longues souffrances, ses tortures, la révélation de la serre, enfin tout ce qui pouvait jeter un peu de lumière sur un passé obscur.

Il la plaignait et ne la grondait pas. Trop heureux de trouver une chimère où il avait redouté une faute :

— Tous nos maux sont finis, dit-il, l'heure de la récompense a sonné.

— C'est l'heure du ciel, soupira Annonciade défaillante, et, s'arrachant des bras d'Amédée pour appuyer ses deux mains sur son cœur, dont les palpitations violemment augmentées menaçaient de la suffoquer.

Et ainsi soudainement rappelée à la vérité de la situation, elle jeta un grand cri :

— Amédée, soutenez-moi, je vais mourir !

Il ne voulait pas, il ne pouvait pas entendre parler de mort par cette belle créature qu'aux lueurs incertaines de la nuit il voyait si séduisante dans sa jeunesse, dans sa blancheur. Il crut que l'émotion seule causait l'état de souffrance d'Annonciade, et, la prenant dans ses bras, il l'emporta comme un enfant, et gagna la maison en la berçant le long du chemin. Ils eurent cette heure de joie.

La santé d'Annonciade parut s'améliorer durant quelques jours. Le bonheur avait amené dans l'état général une crise salutaire qui, crut-elle, devait la sauver. De longs jours fortunés lui apparurent à l'horizon radieux, elle espéra goûter sur la terre les joies du ciel.... Partage impossible, rêve insensé du cœur qui dura ce que dure une illusion.

Peu de semaines s'écoulèrent avant que la maladie prit son cours. Les oppressions devinrent si fortes qu'Annonciade ne pouvait tenir au lit que soutenue par une pile de coussins.

M. Andrioux prévint Amédée qu'il restait peu d'espoir. Ce fut une espèce de coup de foudre. Amédée était encore dans

l'enivrement causé par la résurrection morale d'Annonciade. Il essaya de lutter contre la vérité, elle devint si palpable qu'il fallut bien courber sa volonté, si rebelle qu'elle fût, à l'acceptation d'un semblable malheur.

M. Andrioux conseilla l'air natal comme suprême remède. Annonciade ne fit aucune objection : il lui sembla que le sacrifice complet de la pensée qui avait martyrisé sa vie serait agréable à Dieu, que Dieu voulait cela et pas autre chose, et elle tenait à l'accomplir avant de mourir.

On écrivit donc à Argentan l'état désespéré de la jeune femme. Rien n'y avait préparé ces cœurs aimants, que la foi seule soutint. On fit les préparatifs nécessaires pour recevoir la chère petite fée et pour adoucir ses derniers instants, s'il n'y avait pas moyen d'arrêter les desseins de la Providence et de la soustraire à la mort.

(La suite au prochain numéro.)

NOS GRAVURES

La mer intérieure d'Algérie

Tozer (l'ancienne Thusuros des Romains), est, en quelque sorte, le chef-lieu de la région Sud de la Tunisie appelée Djerid ; elle est située sur le versant d'une colline qui sépare les Chotts (lacs salés desséchés), Rharsa et Faraoum, que vont bientôt traverser les navires de toutes les nations. Du haut du mont qui la domine, on jouit d'un spectacle étonnant : Devant soi, en bas, la ville découpant ses minarets et ses terrasses sur la verdure de l'oasis, puis la grande ligne de palmiers sur laquelle l'œil, fatigué par l'éclat du jour, s'arrête complaisamment ; au delà de la Sebkhia Faraoum, en reflétant sur son lit de sel, la lumière du soleil donne l'illusion de la mer, et plus loin, à perte de vue, le désert nu et majestueux.

La ville elle-même a un cachet que n'ont pas les autres villes du Sud de la Tunisie. Ses façades en briques, formant des dessins souvent très pittoresques, sa grande place où se tient le marché, d'un aspect tout particulier, son air relativement propre, tout cela lui donne un petit cachet de capitale ; son oasis suffirait à la rendre digne de ce nom : 300,000 palmiers de toute beauté étendent leur verdure à ses pieds ; oranges, citronniers, jujubiers, amandiers s'entretenant, y étalent leurs bouquets de fleurs ou de fruits, et font de ce coin de terre perdu au milieu des sables un jardin délicieux où la nature semble avoir voulu renfermer toute la fertilité qu'elle refuse aux environs.

Malheureusement, le sable gagne chaque jour, il resserre de plus en plus les sources qui fécondent ces éternels jardins, il les domine presque à pic et engloutit les palmiers qui les protègent. Et si une surveillance active ne vient s'opposer au fléau, cette oasis si belle sera atteinte mortellement.

Par sa proximité de l'Algérie, Tozer est le centre des importantes relations commerciales établies entre le Sud algérien et le Djerid tunisien. De nombreuses caravanes sahariennes viennent y vendre leurs produits et se charger des dattes si renommées de l'oasis : la mer projetée ne fera que rendre cette ville plus florissante en donnant à son commerce des débouchés qui faciliteront ses nombreuses transactions.

Le nouveau gouverneur-général du Liban

On a fini, à Constantinople, après de nombreuses conférences, par s'entendre sur le choix du nouveau gouverneur-général de la Montagne libanaise. On sait qu'aux termes du règlement de 1861, la désignation de ce haut fonctionnaire ne peut être faite par la Porte qu'avec l'agrément des hautes puissances signataires.

Il s'agissait, cette fois, de remplacer Rustem pacha, dont les pouvoirs avaient été, en 1878, prolongés de cinq nouvelles années expirant le 28 avril dernier. Rustem (comte Marini), Italien d'origine, entré jeune au service diplomatique ottoman, avait successivement occupé les postes de ministre de la Porte en Italie et à Saint-Petersbourg, où un accident de chasse faillit lui coûter la vie : un ours qu'il avait blessé lui laboura l'épaule et lui déchira la figure. C'était au Liban un gouverneur intelligent, d'un esprit fin et délié, mais d'un caractère hautain et dominateur, et l'attitude résolument hostile qu'il avait prise vis-à-vis des intérêts français dans cette partie de la Syrie avait amené, de la part de la France, un veto absolu à sa réélection.

C'est alors que le Sultan proposa de lui-même la candidature du jeune prince des Mirdites, Prenk-Bib-Doda, dont nos lecteurs trouveront ici la physionomie à côté de celle de Rustem pacha. Les puissances furent un peu étonnées, la France la première ; car, malgré nos traditions de protection envers les Mirdites, nous ne fûmes pour rien dans cette candidature.

On comprit du reste que, s'il était naturel que Prenk-Doda eût qualité pour administrer les montagnards de Mirditie, ce jeune homme de vingt-quatre ans, sans passé de fonctionnaire, n'était guère en mesure d'assumer une tâche aussi délicate que l'administration du Liban. Sa candidature a donc été éliminée et, parmi les deux ou trois compétiteurs restés en présence, Danish-Effendi, général Streeker, Wassa Effendi, les ambassadeurs ont choisi ce dernier.

Wassa Effendi, ou plutôt aujourd'hui Wassa pacha (car l'élevation à ce haut rang à la hiérarchie ottomane est la conséquence de l'investiture du gouvernement du Liban), Wassa pacha, dont nous donnons dans ce numéro le portrait, est un Albanais catholique, appartenant à une bonne famille de la Guégarie, et né à Scutari, il y a quelques cinquante ans. Elevé à Venise, où il fit d'excellentes études classiques, il paya son tribut à l'hospitalière cité en prenant part à la défense héroïque de 1848-1849, dans un de ces corps volontaires dont la bravoure étonna les vieux généraux de l'Autriche. Rentré dans son pays après la capitulation, il remplit quelque temps après, à Scutari, les fonctions de drogman du Vilayet d'Albanie. Employé par le ministère des affaires étrangères à différentes missions en Bosnie et au Monténégro, il fut ensuite adjoint comme *muavin* au gouverneur général d'Alep. Son passage dans ce poste important a certainement contribué à le désigner au choix de la Porte et des puissances pour le gouvernement dont il vient d'être investi. Il y apporta, en effet, la langue arabe indispensable à celui qui doit administrer les Libanais, et s'y put pénétrer des us et coutumes, du caractère de ces populations syriennes, musulmanes ou chrétiennes qu'il va retrouver au Liban.

Le Bal de l'Hospitalité de nuit à Paris

Nos illustrations reproduisent quelques aspects de la merveilleuse fête qui a eu lieu le 28 mai, à l'hôtel Continental, et le crayon de M. Mars a saisi au vol, à travers les salles féeriquement décorées, les types les plus gracieux, les toilettes les plus originales.

Les organisateurs de ce festival de la Charité, M. le duc des Cars, le marquis de la Roche-Fonteuilles, Henri Blount et Leture, ont eu le don de créer des prodiges.

La cour des Fêtes était transformée en salon des fleurs ; murs entièrement garnis de mousse naturelle semée de guirlandes de fleurs de toutes sortes.

Deux grottes pratiquées dans les cloisons verdoyantes renfermaient des amas de blocs de glace naturelle, éclairée à la lumière électrique. L'effet était magnifique, et ces masses transparentes, aux reflets rosés et bleuâtres, entretenaient une fraîcheur extrême aux abords de ces grottes.

Aux quatre coins de la même salle de grands pavillons de fleurs abritaient les charmantes actrices de la Comédie française, qui vendaient, dans ces gracieux refuges, des roses, du champagne ou des billets de tombola, dont le seul et unique lot était un vase de Sèvres de 8,000 frs (\$1,600), offert par M. Bamberger.

On remarquait fort Mlle Tholer, dont le costume était un mélange de moderne et de Louis XV. Une première jupe en satin rose retombait sur une jupe de tulle rose, semée de roses thé.

Mlle Bartet, en myosotis ; Mlle Reichemberg, en muguet ; Mlle Kalb, en œillet ; Mlle Durand, en fleur des champs ; Mlle Lloyd, magnifiquement enguirlandée de pampres ; Mlle Blanca, couverte de roses jaunes ; Mlles Muller, Broisat et Frémaux en jasmin, marguerite et aubépine.

La plupart des corsages figuraient des treillages d'osier doré ayant l'apparence de corbeilles dont les anses recourbées s'attachaient finement aux épaules.

Les mondaines se pressaient en foule compacte dans les différentes salles, étalant aux yeux d'admirables toilettes d'un goût et d'une fraîcheur extrêmes. Dans des loges ménagées dans la cour des fleurs, des dames patronnesses de l'Œuvre vendaient aussi différents objets au profit des pauvres.

Vers onze heures, en dépit du service d'ordre supérieurement organisé, la circulation était fort difficile. Jamais fête n'avait attiré plus de monde.

Trois orchestres se répondaient à tour de rôle et faisaient retentir de joyeux rythmes, sur lesquels les danseurs s'élançaient avec un grand entrain.

Si le succès de la fête de l'Hospitalité de nuit a été complet, ce n'est que justice, car rarement on s'était donné plus de mal et l'on avait fait plus de frais.

On évalue les dépenses générales à 40,000 francs (\$8,000). Cette somme, si intelligemment dépensée, a rapporté une belle moisson pour les pauvres, qui ont encaissé la jolie somme de 60,000 francs (\$12,000). Tel a été le bénéfice net de cette soirée de charité. Nous félicitons l'Œuvre de l'Hospitalité de Nuit qui a déjà rendu de si grands services depuis qu'elle existe.

NÉCROLOGIE

Une dépêche de Portland, Océan, annonce que Mgr Blanchet, l'éminent missionnaire de ces pays lointains, est mort le 18 juin courant. Il habitait cette partie de l'Amérique depuis plus de cinquante ans. Il fut sacré évêque en 1845. Il était Canadien de naissance et descendant d'une noble et ancienne famille française.

Mgr Wood, archevêque de Philadelphie, est mort le 20 courant à 11.10 heures du soir.

LE MORCEAU DE PAIN

Le jeune duc de Hardimont se trouvait à Aix, en Savoie, où il faisait prendre les eaux à sa fameuse jument *Périchole*, devenue poussive depuis le "chaud et le froid" qu'elle avait attrapé au Derby, et il finissait de déjeuner, lorsqu'ayant jeté un regard distrait sur le journal, il y lut la nouvelle du désastre de Reichshoffen.

Il vida son verre de chartreuse, posa sa serviette sur la table du restaurant, fit donner à son valet de chambre l'ordre de boucler les malles, prit, deux heures après, l'express de Paris, et courut au bureau de recrutement s'engager dans un régiment de ligne.

On a beau avoir mené, de dix-neuf à vingt-cinq ans, l'existence énervante du petit crevé—c'était le mot d'alors—on a beau s'être abruti dans les écuries de courses, il est des circonstances où l'on ne peut pas oublier qu'Enguerrand de Hardimont est mort de la peste à Tunis, le même jour que Saint-Louis, que Jean de Hardimont a commandé les Grandes Compagnies sous Du Guesclin, et que François Hardimont a été tué en chargeant à Fontenoi avec la Maison-Rouge. Le jeune duc, en apprenant qu'une bataille avait été perdue par des Français sur le territoire français, sentit le sang lui monter au visage et eut l'horrible impression d'un soufflet.

C'est pourquoi, dans les premiers jours de novembre 1870, rentré dans Paris avec son régiment qui faisait partie du corps de Vinoy, Henri de Hardimont, fusilier à "la troisième" du "second" et membre du Jockey, était de haut-garde avec sa compagnie devant la redoute des Hautes-Bruyères, position fortifiée à la hâte, que protégeait le canon du fort de Bicêtre.

L'endroit était sinistre : une route plantée de manches à balais et toute défoncée de boueuses ornières, traversant les champs lépreux de la banlieue, et, sur le bord de cette route, un cabaret abandonné, un cabaret à tonnelles où les soldats avaient établi leur poste. On s'était battu là quelques jours auparavant ; la mitraille avait cassé en deux quelques-uns des baliveaux de la route, et tous portaient sur leur écorce les blanches cicatrices des coups de feu. Quant à la maison, son aspect faisait frémir ; le toit avait été crevé par un obus, et les murs lie-de-vin semblaient badigeonnés avec du sang. Les tonnelles éventrées, sous leurs réseaux de brindilles noires, le jeu de tonneau renversé, la haute balançoire dont le vent humide faisait grincer les cordes mouillées, et les inscriptions auprès de la porte, égratignées par les balles : *Cabinets de société.—Absinthe.—Vermouth.—Vin à 60 cent. le litre...* qui encadraient un lapin mort, peint au-dessus de deux queues de billard liées en croix par un ruban, tout rappelait avec une ironie cruelle la joie populaire des dimanches d'autrefois. Et, sur tout cela, un vilain ciel d'hiver où roulaient de gros nuages couleur de mine de plomb, un ciel bas, colère, haineux.

A la porte du cabaret, le jeune duc se tenait immobile, son chapeau en bandoulière, son képi sur les yeux, ses mains gourdes dans les poches de son pantalon rouge et grelottant sur la peau de mouton. Il s'abandonnait à sa sombre rêverie, ce soldat de la défaite, et il regardait d'un œil navré la ligne des coteaux, perdus dans la brume, d'où s'échappait à chaque instant, suivi d'une détonation, le flocon blanc de la fumée d'un canon Krupp.

Tout à coup, il sentit qu'il avait faim.

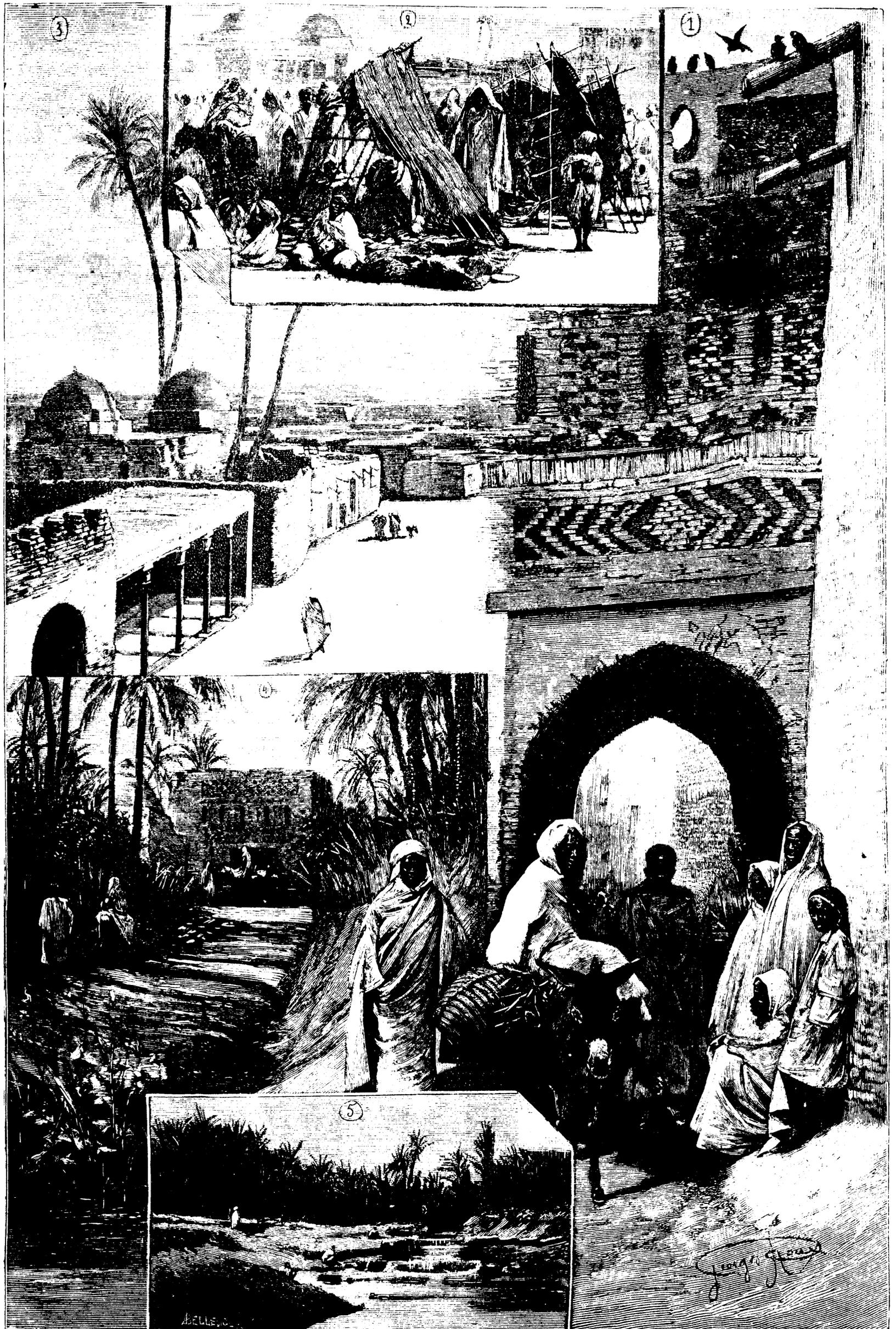
Il mit un genou en terre et tira de son sac, posé près de lui contre le mur, un gros morceau de pain de munition ; puis, comme il avait perdu son couteau, il mordit et mangea lentement.

Mais, après quelques bouchées, il en eut assez : le pain était dur et avait un goût amer. Dire qu'on en aurait de frais qu'à la distribution du lendemain, si l'intendance le voulait bien, encore. Allons, c'était quelquefois bien rude le métier ; et ne voilà-t-il pas qu'il se souvenait, à présent, de ce qu'il appelait ses déjeuners hygiéniques, lorsque, le lendemain d'un souper un peu trop échauffant, au Café-Anglais, qu'il se faisait servir—mon Dieu, la moindre des choses—une côtelette, des œufs bouillis aux pointes d'asperges, et que le sommelier, connaissant ses habitudes, posait sur la nappe et débouchait avec précaution une fine bouteille de vieux léoville, doucement couchée dans un panier. Fichtre de fichtre ! C'était le bon temps tout de même, et il ne s'habituerait jamais à ce pain de misère.

Et, dans un moment d'impatience, le jeune homme jeta le reste de son pain dans la boue.

Au même instant, un soldat sortait du cabaret ; il se baissa, ramassa le morceau, s'éloigna de quelques pas, essuya le pain avec sa manche et se mit à le dévorer avidement.

Henri de Hardimont avait déjà honte de son action et considérait avec pitié le pauvre diable qui faisait preuve d'un si bon appétit. C'était un long et grand garçon, assez mal bâti, avec des yeux fiévreux et une barbe d'hôpital, et d'une maigreur telle que ses omoplates faisaient mille saillies sous le drap de sa capote usée.



LA MER INTÉRIEURE D'AFRIQUE : L'OASIS DE TOZER

1. Une rue à Tozer. — 2. Marché sur la place. — 3. La Place. — 4. La Zaouia (mosquée). — 5. L'oued Berkouk (rivière aux prunes).
 D'après des photographies communiquées à *l'Illustration* par M. Albert Candeliez.

—Tu as donc bien faim camarade ? dit-il en s'approchant du soldat.
—Comme tu vois, répondit celui-ci la bouche pleine.
—Excuse-moi donc. Si j'avais su qu'il pût te faire plaisir, je n'aurais pas jeté mon pain.
—Il n'y a pas de mal va, reprit le soldat. Je ne suis pas si dégouté.

—N'importe, dit le gentilhomme, ce que j'ai fait est mal et je me le reproche. Mais je ne veux pas que tu emportes une mauvaise opinion de moi, et, comme j'ai du vieux cognac dans mon bidon... parbleu ! nous allons boire la goutte ensemble.

L'homme avait fini de manger. Le duc et lui burent une gorgée d'eau-de-vie ; la connaissance était faite.

—Et tu t'appelles ? demanda le lignard.
—Hardimont, répondit le duc, en supprimant son titre et sa particule... Et toi ?

—Jean-Victor... On vient seulement de me verser dans la compagnie... Je sors de l'ambulance... J'ai été blessé à Châtillon... Ah ! l'on était bien, à l'ambulance, et l'infirmier vous y donnait de bon bouillon de cheval... Mais je n'avais qu'une égratignure ; le major m'a signé ma sortie, et, tant pis ! on va recommencer à crever de faim... Car, tu me croiras si tu veux, camarade, mais, tel que tu me vois, j'ai eu faim toute ma vie.

Le mot était effrayant, surtout dit à un voluptueux qui s'était surpris tout à l'heure à regretter la cuisine du Café Anglais, et le duc de Hardimont regarda son compagnon avec un étonnement presque épouvanté. Le soldat eut un sourire douloureux, qui laissa voir ses dents de loup, ses dents d'affamé, si blanches dans sa face terreuse, et comme s'il eût compris qu'on attendait de lui une confidence :

—Tenez, dit-il en cessant brusquement de tutoyer son camarade, devinant sans doute en lui un heureux et un riche, tenez, promenons-nous un peu de long en large sur la route pour nous réchauffer les pieds, et je vous dirai des choses que vous n'avez sans doute jamais entendues... Je m'appelle Jean-Victor, Jean-Victor tout court, parce que je suis un enfant trouvé, et mon seul bon souvenir, c'est le temps de ma première enfance, à l'hospice. Les draps étaient blancs, à nos petits lits, dans le dortoir ; on jouait dans un jardin, sous de grands arbres, et il y avait une bonne Sœur, toute jeune, pâle comme un cerise—elle s'en allait de la poitrine—dont j'étais le préféré et auprès de qui j'aimais mieux me promener que de jouer avec les autres enfants, parce qu'elle m'attirait contre sa robe en posant sur mon front sa main maigre et chaude... Mais à douze ans, après la première communion, plus rien que de la misère ! L'administration m'avait mis en apprentissage chez un rempailleur de chaises du faubourg Saint-Jacques. Ce n'est pas un métier, vous savez ; impossible d'y gagner sa vie, à preuve que, la plupart du temps, le patron ne pouvait embaucher comme apprentis que les pauvres petits qui sortent des Jeunes-Aveugles. Aussi, c'est là que j'ai commencé à souffrir de la faim. Le patron et la patronne, deux vieux Limousins, qui sont morts assassinés, étaient des avarés terribles, et le pain dont on vous coupait un petit morceau à chaque repas, restait sous clef le reste du temps. Et le soir donc, au souper, il fallait voir la patronne avec son bonnet noir, quand elle nous servait la soupe, en poussant un soupir à chaque coup de louche dans la soupière... Les deux autres apprentis, les deux "Jeunes Aveugles," étaient les moins malheureux ; on ne leur en donnait pas plus qu'à moi, mais ils ne voyaient pas du moins le regard de reproche de cette méchante femme quand elle me tendait mon assiette... Et voilà le malheur, j'avais déjà un gros appétit. Est-ce de ma faute, voyons !... J'ai fait là trois ans d'apprentissage, avec une fringale continuelle... Trois ans ! On connaît le métier en trois mois ; mais l'administration ne peut pas tout savoir et ne se doute pas qu'on exploite les enfants... Ah ! vous vous étonniez de me voir prendre du pain dans la boue ? Allez, j'en ai l'habitude ; j'en ai assez ramassé, des croûtes, dans les ordures, et, quand elles étaient trop sèches, je les laissais tremper toute la nuit dans ma cuvette... Il y avait quelquefois des aubaines aussi, il faut tout dire, les morceaux de pain grignotés d'un bout que les gamins tirent de leurs paniers et jettent sur le trottoir, en sortant de l'école. Je tâchais de rôder par là, en faisant les courses... Et puis, quand l'apprentissage a été fini, ce fut le métier, comme je vous disais, qui ne nourrissait pas son homme. Oh ! j'en ai fait d'autres, j'avais du cœur à l'ouvrage, allez ! J'ai servi les maçons, j'ai été garçon de magasin, frotteur, est-ce que je sais ? Bah ! aujourd'hui, l'ouvrage manquait ; une autre fois, je perdais ma place... Bref, je ne mangeais jamais à ma suffisance... Ah ! tonnerre ! j'en ai eu de ces rages en passant devant les boulangeries ! Heureusement pour moi, dans ces moments-là, je me suis toujours souvenu de ma bonne sœur de l'hospice, qui me recommandait si souvent d'être honnête, et j'ai cru sentir sur mon front la chaleur de sa petite main... Enfin, à dix-huit ans, je me suis engagé... Vous le savez aussi bien que moi, le trouper en a tout juste assez... Maintenant — ce serait presque pour en rire — voilà le siège et la famine !... Vous voyez que je ne vous ai pas menti, tout à l'heure, quand je vous disais que j'avais toujours, toujours eu faim !

Le jeune duc avait bon cœur, et en écoutant cette plainte terrible, dite par un homme comme lui, par un soldat que l'uniforme faisait son égal, il fut profondément ému. Ce fut même heureux pour son flegme de dandy que le vent du soir séchât dans ses yeux deux larmes qui venaient de les obscurcir.

—Jean-Victor, dit-il en cessant à son tour par un instinct délicat de tutoyer l'enfant trouvé, si nous survivrons tous deux à cette affreuse guerre, nous nous reverrons et j'espère vous être utile. Mais, pour le moment, comme il n'y a pas d'autre boulanger aux avant-postes que le caporal d'ordinaire, et comme ma ration de pain est deux fois trop grosse pour mon mince appétit... C'est dit, n'est-ce pas ?... Nous partagerons en bons camarades.

Elle fut solide et chaude, la poignée de main que se donnèrent les deux hommes ; puis, comme la nuit tombait et qu'ils étaient harassés par les veilles et les alertes, ils rentrèrent dans la salle du cabaret où une douzaine de soldats étaient couchés sur de la paille et, s'y jetant à côté l'un de l'autre, ils s'endormirent d'un profond sommeil.

Vers minuit, Jean-Victor s'éveilla seul, ayant faim probablement. Le vent avait balayé les nuages et un rayon de lune, pénétrant dans le cabaret par le trou du toit, éclairait la blonde et charmante tête du jeune duc, endormi comme un Endymion. Encore tout attendri de la bonté de son camarade, Jean-Victor le regardait avec une admiration naïve, quand le sergent du peloton ouvrit la porte et appela les cinq hommes qui devaient aller relever les sentinelles avancées. Le duc était du nombre, mais il ne s'éveilla point à l'appel de son nom.

—Hardimont, debout ! répéta le sous-officier.
—Si vous le voulez bien, mon sergent, dit Jean-Victor en se levant, je monterai sa faction... il dort si bien... et c'est mon camarade.

—Comme tu voudras.
Et, les cinq hommes partis, les ronflements recommencèrent.

Mais, une demi-heure après des coups de feu, pressés et tout proches, éclatèrent dans la nuit. En un instant, tout le monde fut sur pied ; les soldats sortirent du cabaret, marchant avec précaution, la main au tonnerre du fusil, et regardant au loin sur la route, toute blanche par la lune.

—Mais quelle heure est il donc ? dit le duc. J'étais de faction cette nuit.

Quelqu'un lui répondit :
—Jean-Victor y est allé à votre place.

En ce moment, on vit un soldat qui arrivait en courant sur la route.

—Eh bien ? lui demanda-t-on, quand il s'arrêta, tout essoufflé.

—Les Prussiens attaquent... replions-nous sur la route.

—Et les camarades ?
—Ils viennent... Il n'y a que ce pauvre Jean-Victor...

—Comment ? s'écria le duc.

—Tué raide d'une balle dans la tête... Il n'a pas dit ouf !

Une nuit de l'hiver dernier, vers deux heures du matin, le duc de Hardimont sortait du cercle avec son voisin, le comte de Saulnes ; il venait de perdre quelques centaines de louis et sentait un peu de migraine.

—Si vous le voulez bien, André, dit-il à son compagnon, nous reviendrons à pied... J'ai besoin de prendre l'air.

—Comme il vous plaira, cher ami, quoique le pavé soit bien mauvais.

Ils renvoyèrent donc leurs coupés, relevèrent le collet de leurs pelisses et descendirent vers la Madeleine. Tout à coup, le duc fit rouler un objet qu'il avait frappé du bout de sa bottine ; c'était un gros croûton de pain tout souillé de boue.

Alors, à sa stupéfaction, M. de Saulnes vit le duc de Hardimont ramasser le morceau de pain, l'essuyer soigneusement avec son mouchoir armorié et le poser sur un banc du boulevard, dans la lumière d'un bec de gaz, bien en évidence.

—Qu'est-ce que vous faites donc là ? dit le comte en éclatant de rire. Etes-vous fou ?

—C'est en souvenir d'un pauvre homme qui est mort pour moi, répondit le duc dont la voix tremblait légèrement... Ne riez pas, mon cher, vous me désobligeriez !

FRANÇOIS COPPÉE.

Par l'usage des médicaux de charlatans, qui sont annoncés à grands frais, vous ruinez votre santé. Pour en combattre l'effet, prenez les Amers de Houblon, et bientôt vous serez robuste et bien portant.

Les anciens Canadiens connaissent l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGAL, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

LES ÉCHECS

Montréal, 28 juin 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPER, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

SOLUTIONS JUSTES

No 361.—MM. F. Gingras, Trois-Rivières ; L. O. P., Sherbrooke ; J. T. Boivin, St-Jérôme ; C. H. Provost, Ottawa ; H. Bégin, S. Tardieu, O. Pigeon, V. Gagnon, Québec ; Honoré M., Louiseville ; Un ami, Saint-Hyacinthe ; N. P., Sorel ; N. H. Guérin, Pointe-Lévis ; I. Lamoureux, Lowell ; J. Dubé, E. Lafrenais, P. Maurien, L. Argis, D. Fabien, Montréal ; G. P., Arthabaska ; I. L., Saint-Jean.

TOURNOI INTERNATIONAL DE LONDRES

Le Rév. M. Skipworth, s'étant retiré du tournoi après avoir joué deux parties dans la deuxième ronde, la balance de ses parties a été déclarée contre lui. Comme on peut le voir en consultant le tableau ci-dessous, M. Steinitz remporte le second prix et M. Blackburne aura très probablement le troisième. MM. Rosenthal et English ont encore chacun trois parties à jouer, et M. Mackenzie deux. Nous espérons pouvoir donner le résultat final dans notre prochain numéro.

Le tableau suivant donne la position des concurrents jusqu'à la date du 19 courant :

Tableau synoptique du tournoi de Londres de 1883.

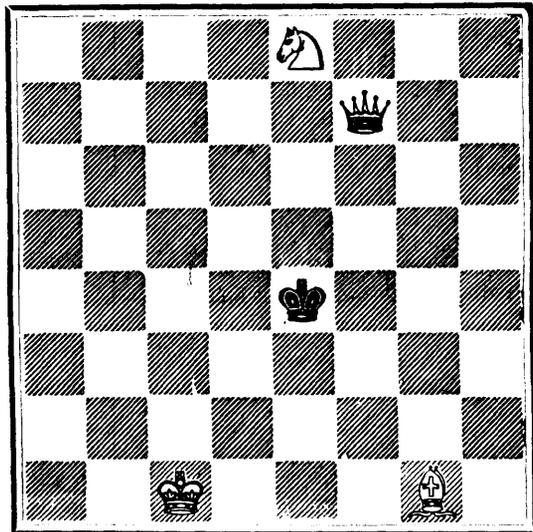
Parties jouées.	12	16½	13	14	15½	15	3	9½	6½	3	19	16	13	22
Zukertort	00	00	00	01	00	01	00	01	00	00	00	00	00	00
Winawer	10	11	00	01	10	10	01	01	00	00	11	10	00	11
Tschigorin	01	01	01	00	10	10	01	10	00	00	00	00	01	11
Steinitz	00	10	10	00	00	00	01	11	00	00	11	11	01	01
Skipworth	11	11	11	11	11	01	01	11	01	11	11	11	11	11
Sellman	11	11	11	11	11	00	01	01	10	10	10	11	11	10
Rosenthal	01	1	1	0	1	10	00	10	10	00	11	01	10	11
Noa	00	11	11	11	11	10	00	01	10	10	11	01	11	10
Mortimer	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	11	10
Mason	00	11	00	01	10	00	00	10	00	00	11	11	01	11
Mackenzie	10	00	1	10	00	00	00	1	10	00	10	10	10	10
English	10	1	1	1	1	00	00	1	00	00	01	10	10	11
Blackburne	10	0	0	11	00	00	00	0	00	00	01	10	10	11
Bird		01	01	00	00	00	11	10	00	00	11	10	10	11

LÉGENDE : 1 Gagne — 0 Perd — ½ Nulle.

PROBLEME No. 362

Composé par M. FRANK TWEED, New-York

NOIRS.—1 pièce



BLANCS.—4 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION DU No. 361

Blancs
1 C 3e FR
2 C fait échec et mat.

Noirs
1 R joue

—L'empereur du Maroc est attendu à Paris dans les premiers jours du mois prochain.

Sommaire de la "Revue de la Mode" du 10 juin

GRAVURES : Toilette en satin et crêpon (devant et dos).—Trois bandes au plumetis.—Deux broderies au point de marque.—Garniture en broderie Richelieu.—Pan de cravate.—Huit chaussures.—Dos de la toilette en satin et soie.—Toilette pour dame âgée.—Dos des deux toilettes de la planche colorée.—Deux chapeaux.—Toilette de promenade (devant et dos).—Toilette en soie (devant et dos).—Mantelet élégant.—Toilette de soirée pour jeune fille (devant et dos).

TEXTE : Explication des toilettes et des ouvrages.—Courrier de la mode.—Chronique parisienne.—Le Gant et la Main (suite).—Causerie financière.—Menus de la semaine.—Revue des magasins et de l'industrie.—Patrons coupés.

COUVERTURE : Récréations en famille.—Solutions des Récréations.—Petite correspondance.—Correspondance du docteur.—Avis divers.

GRAVURE COLORIÉE : Deux toilettes.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$6 ; six mois, \$3 ; trois mois, \$1.50. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11, rue Hébert, Québec.

Maximes et Pensées

Quand le plaisir est le fruit du crime, la peine est toujours la suite du plaisir.

Ce n'est presque jamais qu'aux dépens de son repos qu'on trouble celui des autres.

Défiez-vous de ceux qui se vantent d'être discrets.—Ce sont des curieux.

La richesse qui vient vite s'en va vite, celle qui se forme peu à peu est solide.

Quels que soient ses penchants, le sage les surmonte : c'est de nous que dépend ou la gloire ou la honte.

Le bonheur ou le malheur de la vieillesse n'est le plus souvent que la conséquence de notre vie passée.

Soyons prêts à mourir chaque jour, mais recevons le lendemain d'un cœur satisfait, si le ciel nous l'accorde.

La sagesse est une plante étrangère et rare, que nous n'aimons malheureusement à voir cultiver que dans le champ d'autrui.

L'homme ressemble à l'œil, qui ne saurait souffrir la moindre impureté sans s'altérer ; c'est une pierre précieuse dont le moindre défaut diminue le prix.

Celui qui se repent de bonne foi, est plus loin du mal que celui qui ne le connaît jamais.

La joie est une abeille qui prend nos jours pour des fleurs. Le suc absorbé, elle s'envole aussitôt de crainte d'être empoisonnée par les peines de la vie.

La conscience est la voix de l'âme, les passions sont la voix du corps. Est-il étonnant que souvent ces deux langages se contredisent ? Et alors lequel faut-il écouter ?

Questions domestiques

— " Il ne dépend que de vous que vous soyez malades quand vous avez les Amers de Houblon dont l'action est toujours efficace. "

La femme la plus faible, le plus jeune enfant et l'invalidé le plus souffrant peuvent se servir en toute sûreté des Amers de Houblon et en retirer un grand soulagement.

— Les vieillards, dont la santé est chancelante par la suite du rhumatisme, de maladies des rognons ou d'une faiblesse quelconque, deviendront en quelque sorte des hommes nouveaux par l'usage des Amers de Houblon.

— Ma femme et ma fille ont été rendues à la santé par l'usage des Amers de Houblon et je les recommande à mes paroissiens.

Demandez à tout bon médecin si les Amers de Houblon ne sont pas le meilleur remède de famille qui existe.

— La fièvre malaria, la fièvre intermittente et la fièvre bilieuse disparaissent à l'approche des Amers de Houblon.

— " Ma mère a chassé tout à fait de son système la paralysie et la névralgie par l'usage des Amers de Houblon. " — Ed. Oswego Sun.

— Gardez vos rognons en état de santé par l'usage des Amers de Houblon et ne craignez pas d'être malades.

— Les Amers de Houblon mêlés à l'eau glacée, la rendent inoffensive, plus rafraichissante et plus fortifiante.

— Les Amers de Houblon rendent la vigueur de la jeunesse aux personnes âgées et aux infirmes.

Sommaire du "Monde Illustré" du 9 juin

TEXTE : Courrier de Paris, par P. Véron.—Nos gravures : Le Salon ; Ernest de Bouteiller ; Mme Dica-Petit ; La Fête japonaise.—Le Salon de 1883, par Olivier Merson.—Courrier du Palais, par Petit-Jean.—La Compagnie insulaire de navigation.—Théâtres, par Ch. Monsielet.—Chronique musicale, par A. de Lasalle.—Récréations de famille.—Le Monde financier.—Echecs Rébus et solutions.

GRAVURES : S. M. l'Impératrice de Russie et le Tsarewitch Nicolas Alexandrowitch.—Les carrosses historiques de Moscou.—Arrivée du Tsar à Moscou.—Mme Dica-Petit.—M. E. de Bouteiller.—Vieillard en prières.—Gravure sur bois métralisée, de M. Baudé.—La fête japonaise à l'hôtel de la Rochefoucauld-Bisaccia : types et costumes ; la décoration et l'illumination.—Le Chien, par A. Barbou.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40 ; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

JEU DE DAMES

Adressez les communications concernant ce département à Jos.-E. T., 61 rue Versailles, Montréal.

Solutions justes du problème français No 22

Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Gladiu.

Ottawa : P. Branchon, J. Béland, Jacques Trudel et Frs. Bouchard.

Hull : V. Morel E. Lapiere et Antoine Pisonneault.

Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.

Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

Portneuf : Michel Thibaudeau et J.-B. Labranche.

Rimouski : V. Déziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau, Narcisse Trudel, Lucien Turcot et N. Blanchet.

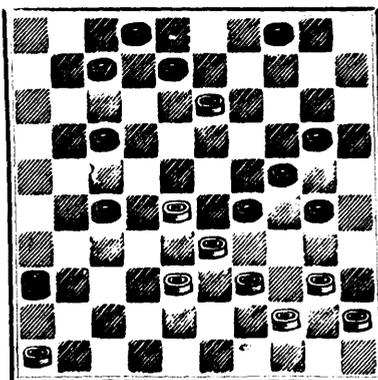
Saint-Jean, P. Q. : Joseph St. Onge, François Melançon.

PARTIE FRANÇAISE

PROBLEME No 23

Composé par M. Wardon

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 22

Blancs—29 à 23, 20 à 14, 38 à 33, 37 à 31, 49 à 44 prend 5 et gagnent.



APPROVISIONNEMENT du PENITENCIER

Des soumissions cachetées, adressées au soussigné, et endossées " Soumissions pour approvisionnement " seront reçues au bureau du Préfet du Penitencier de St-Vincent de Paul, jusqu'à Mardi, le 10 juillet prochain, à midi, des personnes désireuses de prendre un contrat pour fournir à l'Institution, durant une année à compter du premier de juillet prochain, les articles compris dans le classement qui suit :

No. 1. Farine forte, de boulanger, en baril, inspectée, et en sac, " Best City Bags." Farine Graham, en baril, aussi de boulanger. Farine d'avoine.

No. 2. Charbon dur et charbon de forge.

No. 3. Epicerie et huile de charbon.

4. Viande fraîche (bœuf et mouton).

No. 5. Lard salé " Mess " inspecté.

No. 6. Poin et paille : pois et avoine (non pour semence).

No. 7. Cuir et fournitures, à l'usage de la couronnerie.

No. 8. Quincaillerie.

L'objet d'une soumission devra au moins comprendre une des classes des marchandises plus haut énumérées, en son entier, et pourra en contenir plusieurs.

Il sera fourni des échantillons des articles compris dans les 3me, 7me et 8me classes par les soumissionnaires, en même temps que les soumissions.

Chaque soumissionnaire devra accompagner sa soumission des signatures de deux personnes responsables, consentant à devenir ses cautions, pour le cas où sa soumission serait acceptée.

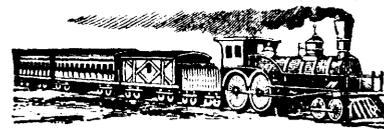
Aucune soumission qui n'aura été faite dans la forme prescrite ne sera acceptée.

Toutes informations touchant les soumissions, les blancs y relatifs, ainsi que les spécifications imprimées et conditions y ayant rapport, ainsi que des échantillons, seront obtenus en s'adressant au soussigné.

Les formes de spécifications imprimées qui seront aussi fournies, devront être remplies en détail, soit les extensions soit les additions, complètement.

GODF. LAVIOLETTE, Préfet.

Penitencier St-Vincent de Paul, 1883.



Chemin de Fer Intercolonial

1882—Arrangements d'Hiver—1883

A partir du 4 Décembre 1882, les trains express directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Table with 2 columns: Station and Time. Rows include: Part de Pointe-Lévis (8 10 a. m.), Arrive à Rivière-du-Loup (2 55 p. m.), Trois-Pistoles (2 05 "), Rimouski (3 49 "), Campbellton (8 35 "), Dalhousie (9 15 "), Bathurst (11 17 "), New-Castle (12 52 a. m.), Moncton (4 0 a. m.), Saint-Jean (7 30 a. m.), Halifax (12 40 p. m.).

Ces trains viennent en connexion à la Jonction de la Chaudière avec le Grand Tronc, partant de Montréal à 10 heures p. m.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les trains partant de Halifax à 2.45 p. m., et Saint-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6.05 a. m., et qui correspondent à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc, à 9.20 p. m., passant la journée du dimanche à Campbellton.

Le char Pullman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax, et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à Saint-Jean.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passages, taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

G. W. ROBINSON, Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est,

No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

D. POTTINGER, Surintendant en chef.

Moncton, N.-B., 28 Nov. 1882

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS

ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables

SITUATION DEMANDÉE

Une institutrice, d'une longue expérience dans l'enseignement, munie d'un diplôme d'école-modèle de l'Ecole Normale Laval, capable d'enseigner le français et l'anglais et possédant les meilleurs certificats, sera disponible à la fin du mois de juin.

S'adresser à

ELISE SCHELLING, Institutrice,

ST-NORBERT D'ARTHABASKA.

70 CARTES DE VISITES avec valeur 10c caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Annonces. Diminution pour le nombre et les imprimeurs. 100 Échantillons de Cartes d'Annonces de Fantaisie, 50c. A. STUBBS & BROS. 22 North End St.

Mousseau, Archambault & Lafontaine.

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Pro-Gén. P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre

12 presses à vapeur.

1 machine patenée à vernir les étiquettes.

1 machine électrique à vapeur.

4 machines à photographie.

2 machines à gravure photographique.

2 machines à enveloppe

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, a Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soin et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aussi imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées G. B. BURLAND, Gérant.

" L'OPINION PUBLIQUE "

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.